

* P. o. gall. *

2423

u/5

c

Laccone

P. o. gall.

2427 11 / 5

Xerokopieren aus konservato-
rischen Grün
Nur im Le

~~8190~~

LA CELLULE N° 7.

LA CELLULE N^o 7

PAR

PIERRE ZACCONE.

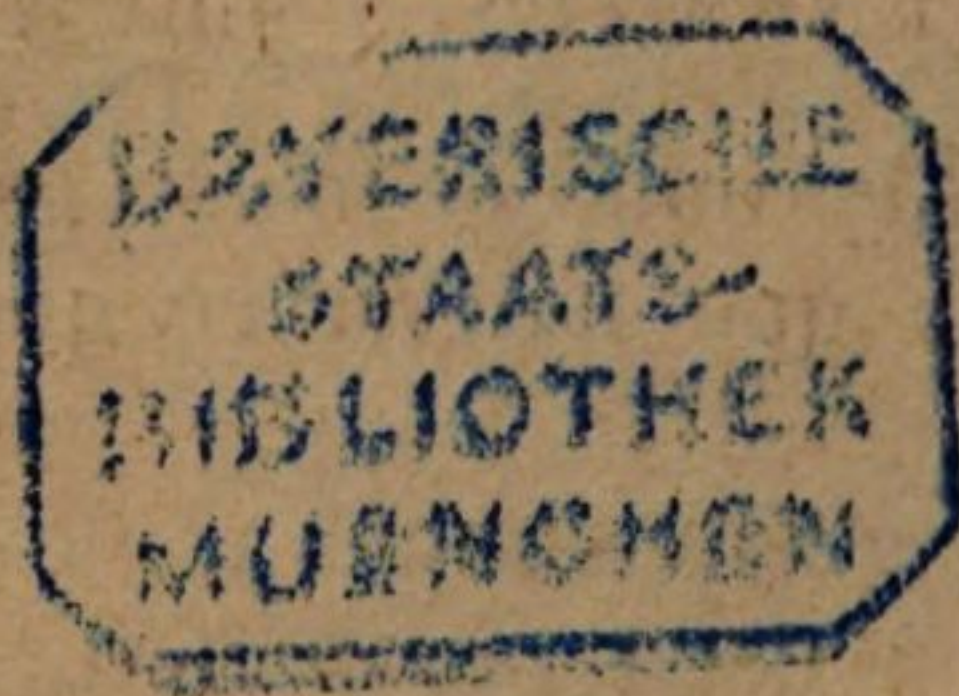
V



PARIS, 1875.

NAUMBOURG s./S., CHEZ G. PAETZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

= Bar. p. 1916



IMPRIMERIE DE CHARLES PROCHASKA A TESCHEN.



XXIII.

LAISSEZ LES ENFANTS À LEUR MÈRE.

— Non ! dit-elle, non, ce n'est pas cela, et je désire savoir ce que fait ou ce que pense sir Lionel.

Buvard eut un geste étonné . . .

— Ah ! quant à ceci, répondit-il, li faut que je confesse tous mes torts et tous mes embarras.

— Comment ! fit Clotilde.

— Voilà quelque temps déjà, que je ne l'ai vu.

— Où est-il ?

— Je n'en sais rien.

— Et vous ne vous en êtes pas inquiété ?

— A vrai dire, continua Buvard, je crois que sir Lionel m'en veut un peu.

— A quel propos ?

— Eh ! mon Dieu ! pour cette raison fort simple qu'il est impatient ; je craignais à chaque instant que quelque imprudence de sa part ne vînt tout remettre en question, et dans cette situa-

tion, il a tiré de son côté, et moi du mien toutefois, je compte le revoir.

— Il le faut . . .

— Désirez-vous lui parler.

— Non . . . pas encore . . . Mais le moment, venn, il faut que je puisse compter sur lui comme je crois pouvoir compter sur vous.

— Ce sera difficile.

— Vous l'irez voir?

— Dès demain, puisque vous le voulez. Cependant, ne faites pas grand fonds sur lui, car il doit être irrité plus encore contre vous que contre moi . . .

Clotilde eut un sourire d'une bizarre expression.

— Oh! je ne redoute pas trop cette irritation, répondit-elle, d'autant plus qu'elle sert mes projets; il faut que l'on croie bien qu'il n'y a entre lui et moi aucune relation, et plus il me haïra, plus sa colère se manifestera, plus je serai assurée d'atteindre le but que je poursuis . . . et puis . . . je sais le moyen de le ramener, et de lui faire tout oublier . . . à moins.

— Quoi donc! . . .

Clotilde garda le silence.

Une sombre pensée avait tout à coup fait pencher son front, et une contraction amère avait plissé ses lèvres . . .

— C'est tout! fit-elle d'un ton résolu; maintenant, je vous ai dit ce que j'avais à vous dire . . . partez, et prenez garde qu'on ne vous voie.

— Encore une fois ! insista Buvard, vous ne regretterez pas l'ordre que vous venez de me donner. Vous êtes sûre de ne pas vous repentir un jour d'avoir rendu à cette malheureuse l'enfant qui devait vous livrer son secret ?

— Faites ce que j'ai dit . . . répondit Clotilde, et vous verrez avant peu ce qu'une femme sait mettre de courage au service de sa vengeance ! . . .

Buvard s'inclina sans répliquer.

Puis il gagna la porte et disparut.

Un moment plus tard il remontait dans la voiture qui l'avait amené, et se faisait conduire dans la rue de la *Femme-sans-Tête*.

Il était fort tard, mais nous l'avons dit déjà surabondamment, Buvard était une nature exceptionnelle qui n'avait jamais compté avec le sommeil.

Quand sir Douglas était venu le prendre, une heure auparavant, il l'avait trouvé en compagnie de Mulot, avec lequel il préparait le plan du lendemain.

Il l'avait quitté en lui recommandant de l'attendre, et Mulot, qui n'était pas de la même trempe que son maître, s'était abandonné, pendant l'absence de ce dernier, aux douceurs d'un sommeil bruyant . . .

Buvard entendit ses ronflements du bas de l'escalier et il put pénétrer dans sa chambre sans le réveiller.

Alors il le prit par le bras et le secoua énergiquement.

— Cavalier seul ! cria Mulot, qui se redressa en sursaut.

La rencontre de Géromée l'avait rejeté dans un passé oublié, et il rêvait de Mabilles et de mille autres lieux analogues !

— Tais-toi donc, animal . . . fit Buvard . . . avec un signe impérieux ; tu vas réveiller la petite, avec tes exclamations !

— La petite ? répéta Mulot, en promenant son regard de tous côtés . . .

Puis, se frappant le front, il se mit à lui-même un doigt sur les lèvres.

— Au fait ! j'oubliais . . . dit-il, en indiquant du geste la chambre contiguë à celle où il se trouvait . . . Vous prenez maintenant des enfants en servrage ! . . .

— Oh ! elle est en bonnes mains . . . répliqua Buvard . . . Il fallait quelqu'un dont je fusse sûr, et la Pâlotte est bien mon affaire . . . Elle adore l'enfant ; de plus, elle est futée . . . et il n'y a pas de danger qu'on la lui enlève.

— Sans doute . . . sans doute ! fit Mulot, mais en attendant, il faut dresser nos batteries et combiner nos plans pour attaquer la *Balafrée*.

Un pli soucieux creusa le front de Buvard, qui se mit à tourner autour de la chambre.

— Ah ! tout n'est pas jasmin dans le métier, dit-il peu après, et si je m'attendais à celle-là,

je veux bien aller le dire à Rome.

— Est-ce qu'il y a un cheveu? fit Mulot.

— Il y en a un.

— Vous venez de chez la veuve?

— A l'instant.

— Et c'est elle!

Buvard eut un geste impatient.

— Ah! les femmes! dit-il, est-ce que tu as jamais rien compris aux femmes, toi?

— Oh! faites excuse, patron, répartit Mulot; les femmes, voyez-vous, ça dépend; et le plus malin n'a jamais bien su de quoi elles étaient faites.

— Celle-là, surtout.

— Madame Murder!

— Oui, madame Murder.

— Qu'est-ce qu'elle veut?

— Rendre l'enfant à sa mère.

— C'est peut-être à cause de la chanson.

— Au moment . . . où nous allions . . .

— Et vous y consentirez?

— Il le faut bien.

— Pourquoi.

Buvard s'arrêta en face de Mulot.

— Voyons, dit-il, d'un ton décidé; nous avons plusieurs heures devant nous, et l'on dit que la nuit porte conseil.

Mulot, tu vas aller te coucher.

— Oui, patron.

— Demain, à la première heure, tu te trouveras ici.

- Vous pouvez y compter.
 - Tu as donné l'ordre de filer la *Balafrée*.
 - On ne la quittera pas d'une semelle.
 - De sorte que demain, nous saurons où la retrouver ?
 - Comme si nous étions dans le même train.
 - C'est tout ce qu'il faut.
 - Alors à demain, dit Mulot.
 - A demain, répondit Buvard.
- Et les deux hommes se séparèrent.

Cependant la *Balafrée* avait suivi sa route à travers la nuit, le long des quais, quelque fois marchant d'un pas heurté et fiévreux . . . souvent s'arrêtant à regarder l'eau qui clapottait au-dessous d'elle.

Elle se sentait comme attirée par le remous des vagues qui battaient les quais. Mais elle en était éloignée, et la fascination qui s'exerce à distance n'est pas dangereuse.

Deux ou trois fois, poussée par un mouvement presque inconscient, elle fut sur le point de traverser les ponts, mais elle s'arrêta.

Elle n'osait pas.

Elle avait peur du vide noir qu'elle apercevait au-dessous d'elle. Et puis, à ces moments suprêmes, la pensée de sa fille se cramponnait à son cœur, et la retenait.

Elle marcha une partie de la nuit sans se

demander où elle allait, portant en elle tout un monde d'idées sinistres.

Jamais peut-être elle n'avait tant aimé Liprani; jamais l'absence de sa fille ne lui avait été plus cruelle.

Enfin, elle atteignit la barrière de l'Ecole, et gagna la chambre qu'elle y avait louée.

Ce fut un déchirement nouveau quand elle y pénétra.

Il y avait épars çà et là, sur le plancher de la chambre déserte et morne, quelques jouets brisés qui avaient appartenu à Léona.

Elle se mit à sangloter, en les relevant un à un.

Son pauvre cœur était plein de cris affolés qu'elle contenait à grand peine, mais elle avait épuisé le peu de forces qui lui restait, et lorsque accablée de fatigue, brisée d'émotion, elle se laissa enfin tomber sur une chaise, elle ferma presque aussitôt les yeux, et s'endormit d'un sommeil de plomb.

Quand elle se réveilla, le jour commençait à poindre, et elle fut tout étonnée de se retrouver dans sa chambre.

Elle ne se rappelait plus rien des événements de la veille.

Ses souvenirs ne revinrent que peu à peu, un à un, avec l'horrible anxiété de la situation qui lui était faite.

Mais quand elle eut repris tout à fait possession de ses sens et qu'elle comprit l'impasse

cruelle dans laquelle les événements récents l'avaient acculée, elle retomba dans toutes les tortures du jour précédent, et chercha quelle issue lui restait.

Il n'y en avait qu'une !

Pendant la nuit précédente, la même pensée lui était venue, et quand elle avait quitté Liprani, elle était bien résolue.

C'était un sinistre projet . . . mais elle n'hésita pas . . .

La pente l'emportait, elle devait se laisser glisser jusqu'au fond.

Tout était fini pour elle . . . et, d'ailleurs, elle était lasse de la vie, autant qu'une créature humaine peut l'être !

Ce n'était point un sacrifice douloureux qu'elle s'imposait.

Si elle n'avait pas eu d'enfant, c'est avec une joie farouche qu'elle l'eût accompli !

Elle mit un peu d'ordre dans la chambre, brûla tous les objets qui pouvaient rappeler le passé, tout ce qui avait une date, tout ce qui était un souvenir.

Quand elle eut achevé . . . elle fit encore quelques tours pour s'assurer qu'elle n'avait rien oublié . . . Puis elle alla à un secrétaire qu'elle ouvrit, y prit tout ce qu'il fallait pour écrire, et revint s'asseoir à une table près de la fenêtre entr'ouverte.

XXIV.

LES DEUX LETTRES.

Il faisait une matinée splendide; le ciel resplendissait, le soleil qui se levait à l'horizon, traçait sur le parquet de gais losanges d'or. Un souffle pur et frais pénétrant du dehors, apportant des plaines voisines les parfums des premières pousses du printemps, la nature était en fête, et l'on entendait monter de la rue le rire sonore des jeunes femmes qui se rendaient au marché.

La *Balafrée* ne fit attention à aucun de ces bruits: elle avait pris une feuille de papier, trempé sa plume dans l'encre, et alors elle écrivit:

„Mademoiselle.

Quand vous recevrez cette lettre, celle qui l'aura écrite sera morte.

Mais je n'ai pas voulu quitter cette vie misérable sans vous demander pardon, à mains jointes, de tout le mal que je vous ai fait.

J'ai conservé un si profond souvenir des temps heureux que j'ai passé auprès de vous; vous étiez si bonne, si douce pour tous ceux qui vous servaient, que lorsque je me rappelle cette époque de ma vie, mes yeux s'emplissent de larmes, et les sanglots m'étouffent.

Depuis hier, surtout depuis que je vous ai

revue, tout cela m'est revenu à la pensée, et mon cœur est dévoré de remords.

Vivante! . . . Je vous ai revue vivante! . . . Ah! j'emporterai du moins cette suprême consolation.

— Voyez-vous, je suis coupable; mais si vous saviez comme je suis malheureuse!

Les souffrances que j'endure, les remords qui me déchirent la poitrine, tout cela ne rachète pas une faute — c'est un abominable crime, je le sais bien.

Mais j'étais si jeune! on ne réfléchit pas . . . on aime! voilà tout.

Et puis, je ne savais pas! ô pauvre mademoiselle . . . si je pouvais être sûre que vous me pardonneriez . . . comme la mort me serait douce! . . .

Hier, vous vous rappelez, quand je suis allée vous trouver, j'étais presque folle . . . On m'avait pris mon enfant . . . Vous avez compris cela tout de suite; je ne savais plus guère ce que je faisais, et je vous ai dit des paroles qui n'ont aucun sens.

Vous avez pensé que je voulais vous parler d'un prince Liprani que je ne connais pas.

Moi, c'est Léo que j'aime! Vous vous souviendrez bien de ce nom, n'est-ce pas?

D'ailleurs, on ne peut pas s'y tromper, puisque c'est à cause de cela que ma fille s'appelle Léona!

Pauvre petit être!

Voilà que je pleure . . . Je ne vois plus ce que j'écris . . . Je suis obligée d'interrompre cette lettre . . .

.
Où en étais-je? Je parlais de Léona: Je ne veux plus vous dire qu'un mot.

Mademoiselle . . . c'est une mère qui s'adresse à vous du bord de la tombe où elle sera couchée tout à l'heure . . . Elle laisse là, derrière elle, une chère petite âme qui ne vous a rien fait, qui est innocente! . . . Il ne faut pas que le crime de la mère soit reproché jamais à la pauvre enfant . . .

Ayez pitié d'elle. Je vous supplie du fond de l'âme . . . et laissez-moi emporter cet espoir que vous jetterez quelquefois sur la chère créature un regard de bienveillance et de pitié . . .

HÉLOÏSE.

Une fois qu'elle eut fini, la *Balafrée* plia la lettre, la mit sous enveloppe, et l'adressa à Mlle Clotilde de Lucenay.

Puis, un moment après elle s'assit de nouveau à la table et se remit à écrire:

„Léo, mon Léo bien-aimé.

Je vais mourir! j'y suis résolue: dans quelques minutes j'aurai dit à la vie un éternel adieu, et vois, ma main ne tremble pas!

C'est que, au moment d'accomplir cet acte redoutable, je sais que je le fais pour toi que j'aime et dont l'amour m'a donné les seuls jours de bonheur que j'aie goûtés en ce monde !

Te rappelles-tu, ô mon Léo, les premières heures de notre amour, les premières expansions de notre ivresse ! . . .

Moi, je n'ai rien oublié, et j'emporte, dans ces souvenirs, du bonheur pour l'éternité.

Il y a déjà longtemps, cependant.

Six années se sont écoulées depuis le jour où je te rencontrai pour la première fois.

J'étais seule, la nuit n'était pas encore venue, tu me suivais depuis quelques minutes, et, bien que je ne t'eusse pas regardé, je savais cependant que tu étais beau, élégant et jeune !

Comme mon cœur battait ! Je voulais presser le pas et malgré moi, je le ralentissais.

Enfin, une voix me parla à l'oreille tout à coup, et cette voix me dit que l'on me trouvait jolie, et que l'on m'aimait.

Jolie ! je savais déjà que je l'étais.

Mais . . . aimée ! . . .

Mon Dieu ! que cela est doux à entendre . . . quand surtout l'homme qui parle ainsi, est celui-là même que l'on a remarqué ! . . .

Mais à quoi bon !

Léo, nous avons été bien heureux . . . Mais pourquoi avons-nous été coupables ! . . .

Cet enchantement de mon cœur n'aurait jamais cessé, il durerait encore, et rien ne viendrait troubler notre bonheur.

Si tu savais que de fois j'ai formé le rêve d'aller me réfugier avec toi loin de ce Paris maudit, dans quelque ville solitaire où nous aurions vécu l'un pour l'autre . . .

Je n'ignore pas qu'une pareille existence serait monotone pour un homme.

Vous n'avez pas, vous autres, comme nous, le don de vous renfermer dans un amour exclusif, auquel on sacrifie sa vie entière.

Moi, j'aurais tout accepté, mon Dieu!

J'aurais été ta servante, si tu l'avais voulu.

Et puis, quand on est mère, quand on voit vivre et sourire de beaux enfants autour de soi, est-ce qu'on a l'esprit à autre chose.

Pauvre Léo!

Tu l'aimeras bien, n'est-ce pas, la chère créature à laquelle nous avons donné la vie?

Je sais bien que tu l'aimes, mais pas comme moi!

J'ai le cœur brisé, vois-tu, à cause d'elle . . .

Je te la laisse! Quand je serai morte, on n'aura plus aucune bonne raison pour la garder, et on te la rendra.

Je lui ai appris à t'aimer . . . Tu verras quelle douceur prend ton nom, quand il passe par ses petites lèvres.

Tu l'embrasseras pour moi . . . Tu lui parleras de moi . . .

Seulement, ne lui dis pas tout de suite que je suis morte . . . cela lui ferait trop de peine.

Et puis, la mort, cela fait peur aux petites filles! . . .

On dit que les enfants ça oublie vite.

Mais Léona n'est pas comme les autres . . . elle m'aime parce qu'elle n'a guère connu que moi!

Donc, il faudra attendre pour lui dire que je suis morte.

Et plus tard, quand elle aura cru que je n'étais qu'absente, on lui fera connaître la triste vérité . . .

Mon souvenir se sera alors un peu effacé de sa mémoire, et, peut-être, d'autres affections seront venues remplacer celle qu'elle m'avait vouée . . .

Oh! si elle allait m'oublier!

Quand j'étais jeune, j'allais quelquefois le dimanche au Père-Lachaise . . .

C'était une promenade.

Et j'y ai vu tant de tombes négligées.

Les malheureux qui étaient couchés là n'avaient donc pas d'enfants?

Ou leurs enfants les avaient oubliés!

C'est horrible! . . .

Comme cette lettre est déjà longue, et je ne t'ai encore rien dit.

Léo! mon Léo! je t'aime!

Ecoute . . . tout à l'heure je vais mourir, et tu sais seul pourquoi je meurs!

Dans quelques instants je vais paraître devant Dieu, et à ce moment suprême il me semble que je me détache de la terre, que mon âme s'élève, et que je deviens mon propre juge!

Léo je me repens!

Le bonheur était dans la voie honnête et droite; je ne l'ai pas compris . . . je me suis laissé égarer . . . et voilà pourquoi je souffre; pourquoi je ne retrouverai que dans la mort le calme et la sérénité que j'ai perdus!

Oh! comme en ce moment je voudrais embrasser ma pauvre petite Léona!

Tu en feras une honnête femme, n'est-ce pas, Léo. C'est ma dernière prière, es le vœu d'une morte a toujours été respecté . . .

Adieu! . . .

Ce mot est déchirant.

Je ne puis m'arracher à ce papier. Je voudrais écrire toujours.

Est-ce que je vais devenir lâche?

Non! non! Il le faut . . . Pour toi, pour elle, pour moi-même, il faut mourir.

Léo, mon Léo bien-aimé, adieu!

Ne m'oublie pas . . . Songe à Léona . . . et que Dieu ait pitié de vous !

Ton HÉLOÏSE.

Quand elle eut achevé cette longue lettre, la *Balafrée* abandonna la table, laissant la lettre ouverte, et se remit un moment à faire le tour de la chambre pour essayer de retrouver le calme et le sang-froid nécessaires à l'acte qu'elle allait accomplir.

Elle avait fermé la porte à double tour — elle alla la rouvrir.

Puis après avoir donné un dernier coup d'œil autour d'elle, elle se saisit du flacon qu'elle avait pris chez Liprani, la veille, et se dirigea vers le lit.

Elle était affreusement pâle, mais son cœur battait à peine un peu plus vite que d'habitude; ses yeux d'ailleurs étaient secs, et ses lèvres se ridaient seulement de temps à autre, de contractions fugitives.

Enfin, elle aprocha le flacon de ses lèvres, et, quand elle en eut bu quelques gouttes, elle s'étendit sur le lit et reposa sa tête sur l'oreiller, attendant la mort avec un grand calme.

C'était une résolution sombre mais ferme, et rien n'eût pu, dès lors, la détourner de son fatal projet.

L'effet du poison, Liprani l'avait dit, devait être lent à se produire.

Elle chercha à fermer les yeux, espérant que le sommeil la prendrait, et qu'elle passerait du sommeil dans la mort.

Mais c'est vainement qu'elle espérait.

Les images de ceux qu'elle allait quitter étaient là, près de son chevet, et la tenaient éveillée.

Une heure se passa de la sorte, peut-être qu'elle allait enfin s'assoupir, quand tout à coup elle se dressa sur son séant, l'œil effaré, le geste fiévreux, la poitrine haletante, et tout son corps se pencha pour écouter.

Une voix s'était fait entendre dans l'escalier . . . et avait prononcé son nom.

Or, le nom qu'elle venait d'entendre était le sien ! . . . et la voix qui l'avait prononcé était celle de sa fille !

XXV.

DERNIER BAISER.

Elle poussa un cri rauque et bondit vers la porte . . .

Mais, au moment où elle allait mettre la main sur la serrure, la porte s'ouvrit et la Pâlotte parut sur le seuil, tenant dans ses bras la petite Léona.

A cette vue, la *Balafrée* eut un éblouissement rapide comme l'éclair, et, presque aussitôt, elle

proféra quelques mots inarticulés, arracha avec violence l'enfant à la Pâlotte, et courut à l'autre bout de la chambre, où elle s'accroupit, avec des regards fauves, comme si elle eût eu peur qu'on ne la lui enlevât de nouveau!

Et, pendant quelques minutes, ce fut un murmure de baisers fous, de paroles incohérentes et de sanglots déchirants.

La Pâlotte était demeurée muette à ce mouvement auquel elle ne s'attendait pas, et s'approchant timidement de la *Balafrée*; elle se tut en attendant que celle-ci revint à elle.

Mais la *Balafrée* ne voyait rien, n'entendait rien, ne s'occupait de rien.

Elle ne voyait que sa fille, et ne songeait qu'à elle!

Elle la dévorait de baisers, elle la regardait, la questionnait, lui disait mille choses folles qu'une mère seule sait dire sans être ridicule!

Quant à l'enfant, un peu étourdie de cet accueil, elle contemplait la *Balafrée* avec de grands yeux étonnés.

Jamais elle ne l'avait vue ainsi, avec ses joues pâles, ses yeux creusés, ses longs cheveux épars sur ses épaules demi-nues.

Cependant, elle se prit à rire et se tourna vers la Pâlotte.

— Regarde donc, - Pâlotte, dit-elle, comme maman est drôle, aujourd'hui.

Et comme la Pâlotte se rapprochait davantage

sur cette invitation, la *Balafrée* sortit un moment de son ivresse oublieuse, et tendit la main à la jeune fille.

— Oh! pardon, dit-elle, en essuyant ses larmes, pardon. C'est à vous que je dois cette joie, je ne vous remerciais même pas.

— Je comprends ça! répondit la Pâlotte, et c'est bien naturel; vous la croyiez perdue, et la voilà retrouvée! Pauvre petite, elle a bien demandé après vous.

— Vrai! . . .

— Et quand je lui ai dit que j'allais la ramener à sa mère, ça lui a coupé tout de suite son appétit.

— Chère Léona, mais au fait, je ne vous demande rien, moi, et c'est un miracle qui s'accomplit; qui donc vous l'a rendue?

— C'est Buvard.

— Et c'est lui qui vous a permis . . .

— C'est lui . . . et ce n'est pas lui . . . répondit la Pâlotte . . . car je crois bien que s'il n'y avait que Buvard, il se serait bien gardé de la rendre.

— Pourtant!

— C'est tout une histoire.

— Dites . . . dites . . .

— Cette nuit, je ne dormais pas . . . et j'ai bien entendu, à côté de la chambre que j'occupais avec la petite, il y avait Buvard qui causait avec Mulot . . . il était rentré fort tard, et de bien

mauvaise humeur, parce qu'on venait de lui ordonner de vous rendre la petite.

— Ordonné! répéta la *Balafrée* avec étonnement, et qui cela?

— Oh! j'ai retenu le nom.

— Quel est-il?

— Madame Murder.

La *Balafrée* fit un mouvement.

— Madame Murder, dit-elle en pâlisant; vous êtes certaine d'avoir bien entendu?

— Parfaitement.

— Et c'est elle?

— Vous pourrez le demander à Buvard, car il m'a dit qu'il viendrait vous voir.

— Ah! . . .

— Seulement, je l'ai engagé à ne pas se déranger aujourd'hui . . .

— Pourquoi donc?

— Parce que j'ai une idée.

— Laquelle?

— C'est arrangé avec Léona, et nous sommes convenus que nous irions passer la journée à la campagne.

— A Maisons, peut-être!

— Précisément, nous irons voir maman Rebours, nous prendrons tous l'air, cela nous fera du bien, et vous en avez besoin vous, madame, presque autant que nous . . .

La *Balafrée* fit un signe d'acquiescement; elle était si heureuse qu'elle avait tout oublié!

et d'ailleurs que n'eût-elle pas fait pour l'enfant qu'elle venait de retrouver si miraculeusement . . .

Or, pendant que la *Balafrée* causait ainsi avec la Pâlotte, — la petite fille allait trotinant par la chambre, babillant toute seule, furetant curieusement dans tous les coins, et se livrant à une inspection approfondie de tout ce qu'elle trouvait sur sa route.

A un moment, et comme la Pâlotte proposait l'excursion à Maisons-Laffitte, l'enfant revint auprès de sa mère, et lui présentant sa petite main fermée :

— Mère ! lui dit-elle avec un regard plein de malice, est-ce que c'est bon ce que je viens de trouver là tout à l'heure ?

— Et qu'as-tu trouvé ? répondit la *Balafrée* avec un sourire où rayonnait toute l'ivresse de son cœur.

La petite main de l'enfant s'ouvrit, et laissa voir le flacon de Liprani !

Ce fut comme un coup de foudre.

Un cri strident jaillit de la gorge de la *Balafrée*, et elle s'élança sur le flacon, qu'elle arracha de la main de sa fille, et rejeta loin d'elle avec un geste d'horreur.

— Malheureuse ! qui t'a donné cela ! s'écria-t-elle, qui t'a dit de prendre ce flacon ?

— Mais personne ! répondit l'enfant interdite.

— Au moins tu ne l'as pas approché de tes lèvres ?

— Non, petite mère.

— C'est que c'est du poison, vois-tu, un poison implacable, sans remède, et si quelques gouttes seulement avaient touché ta bouche, ce serait fini de toi et du mourrais !

Ce dernier mot expira, pour ainsi dire, sur les lèvres de la *Balafrée*.

Puis elle repoussa doucement Léona, secoua la tête comme pour en chasser une pensée horrible, et elle se dressa enfin, droite, haletante, presque livide.

— Ah ! j'oubliais ! j'oubliais ! murmura-t-elle, en roulant son front dans ses mains.

La Pâlotte la regardait épouvantée . . . et le vague soupçon de la vérité sillonna son esprit.

Instinctivement elle voulut prendre les mains de la *Balafrée*.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-elle avec un frisson.

— Non laissez-moi ! balbutia la *Balafrée*, je veux-être seule, emmenez cette enfant.

— Que se passe-t-il ?

— Rien.

— Vous souffrez ?

— Non.

— Ah ! par pitié, écoutez-moi, je vais appeler un médecin.

— Oh ! Pâlotte, dit alors l'enfant, regarde donc comme petite mère est blanche !

La *Balafrée* labourait sa poitrine de ses

ongles . . . On eût dit qu'une fournaise brûlait sa poitrine . . . et de grosses gouttes de sueur coulaient lentement de son front.

Une profonde altération était empreinte sur ses traits : son sein se gonflait sous les efforts d'une respiration qui ressemblait à un râle . . .

La Pâlotte commença à comprendre.

— Mais qu'avez-vous donc fait ? dit-elle à voix basse, et en se penchant à son oreille.

— Le flacon, répondit la *Balafrée*, j'étais si malheureuse, j'ai voulu en finir.

— Que dites-vous ?

— Je vais mourir.

— Mon Dieu !

— Ah ! taisez-vous ! taisez-vous ! Que cette enfant ne comprenne rien à ce qui va se passer, faites-moi la grâce de l'emmener . . .

La Pâlotte voulut d'abord se conformer à l'ordre qui lui était donné, elle prit l'enfant, et allait l'entraîner au dehors.

Mais la pauvre mère n'eût pas la force d'accepter cette séparation suprême qu'elle demandait un moment auparavant, et elle rappela la Pâlotte d'une voix déchirante.

Celle-ci revint en toute hâte sur ses pas.

— Non . . . restez, dit la *Balafrée*, elle se souviendra mieux de moi . . . quand elle m'aura vu mourir ! Ah ! l'horrible destinée . . . Tenez ! approchez-vous, ne me quittez plus . . . Je sens

que cela vient . . . et je veux vous voir à mes côtés.

En parlant de la sorte, elle avait gagné son lit à grand'peine et s'y était étendue de nouveau.

La Pâlotte s'assit alors à son chevet, et prit la petite fille sur ses genoux.

La *Balafrée*, les enveloppa toutes deux dans un long regard où elle mit tout l'amour de son cœur.

— Je vous la lègue, à vous qui l'aimez! . . . dit-elle au bout d'un instant, et je suis bien sûre que vous l'élèverez avec tout le soin dont ces pauvres petits êtres ont besoin, vous ne la quitterez jamais, n'est-ce pas, et vous tâcherez qu'elle soit heureuse. Pauvre che trésor!

Et puis, quand elle sera grande, vous lui parlerez de sa mère; ne lui dites pas que j'ai été coupable; si vous l'apprenez, dites-lui que j'ai été bien malheureuse, et qu'elle prie le bon Dieu pour moi! . . .

Oh! je souffre . . . la poitrine me brûle . . . j'ai des lueurs rouges qui passent devant mes yeux . . . par instants . . . Je ne vous vois plus . . . Vous êtes bien là . . . toujours.

— Oui, madame.

— Et c'est votre main et celle de ma fille que je tiens.

— Oui, c'est bien cela!

— Vous ne m'oublierez pas?

— Jamais!

— Vous lui parlerez de moi.

— Toujours.

— Adieu donc . . . Pâlotte . . . Léona . . .

O Léo ! Léo ! Dieu ait pitié de toi . . .

La *Balafrée* voulut encore prononcer quelques paroles, mais ses lèvres remuèrent dans le vide, comme si elle avait voulu adresser un dernier baiser à sa fille, puis sa gorge eut quelques râles énergiques, ses bras s'agitèrent au-dessus de sa tête, et presque aussitôt, un silence lugubre succéda à cette agitation suprême, et elle retomba inerte et rigide ! . . .

Elle était morte !

XXVI.

OÙ GARDENER REPARAIT.

Le même soir, vers huit heures environ, Buvard se présentait à l'hôtel de Castille, et demandait à parler à sir Lionel.

Depuis le matin, c'était la troisième fois qu'il tentait de voir Gardener, et jusqu'alors on lui avait invariablement répondu qu'il était absent.

Cette fois il fut plus heureux, et le maître de l'hôtel lui assura que la personne demandée était chez elle et qu'il n'avait qu'à monter au premier, la deuxième porte à droite.

Buvard monta.

Il avait hâte de revoir Gardener, qu'il avait si fort négligé, et d'apprendre ce qu'il avait fait depuis leur dernière rencontre.

A vrai dire, Buvard savait déjà bien des choses sur celui qu'il allait voir; Mulot, qui l'avait filé depuis le matin, lui avait notamment rendu un compte détaillé de sa journée, et des projets bizarres qu'il formait pour la soirée.

Quant à cette dernière partie des renseignements, Mulot les avait recueillis en déjeunant au *Café anglais*, à côté de Gardener, qui s'y trouvait en compagnie de Lucien de Senneterres.

Et à propos de ces projets bizarres ou qui semblèrent tels à Mulot, il y eut entre les deux agents une conférence qui dura près d'une heure!

Buvard était très intrigué.

Ce que lui avait dit Mulot lui parut aussi étrange qu'à ce dernier lui-même, et il n'était pas parvenu encore à démêler ce qu'il pouvait y avoir au fond de la nouvelle résolution qu'accusaient les projets de Gardener.

Sa curiosité était donc vivement éveillée, et il désirait ardemment savoir si Mulot n'avait pas mal entendu, ou s'il ne s'était pas trompé.

— Entrez, dit la voix de Gardener, dès qu'il eut frappé à la porte.

Buvard tourna le bouton et entra.

Gardener était seul, et procédait à sa toilette.

— Je vous dérange peut-être! dit Buvard,

s'arrêtant après avoir fait quelques pas dans la chambre.

— Du tout, monsieur, répondit Gardener, d'ailleurs, j'ai appris que vous étiez venu plusieurs fois dans la journée, et je vous attendais.

— C'est a merveille, alors . . . et puisqu'il n'y a pas d'indiscrétion.

Buvard fit quelques pas, mais dès qu'il se trouva en face de Gardener, il ne put réprimer un geste de surprise.

Gardener avait bien changé!

Une pâleur fatiguée avait envahi ses traits profondément altérés; un pli profond qui témoignait d'une préoccupation obstinée, creusait son front, et son regard avait quelque chose d'atone et de découragé qui frappait à première vue.

Buvard garda pour lui ses impressions, et fit en sorte de n'en rien laisser voir.

Il sourit même.

— Je vois que vous allez sortir, dit-il, en s'asseyant à quelques pas de Gardener.

— En effet, monsieur, répondit ce dernier; et vous permettez n'est-ce pas, que j'achève ma toilette.

— Comment donc! faites comme chez vous.

— Est-ce que vous aviez quelque chose à me dire?

— Pas précisément, toutefois . . .

— Vous redevrais-je quelque chose pour vos honoraires?

— Ah! ceci est méchant . . . car je ne vous ai pas donné l'idée que je pusse réclamer le prix de services que je ne vous ai pas rendus.

— Vous avez raison.

— Du reste, ce n'a pas été ma faute, si je n'ai pas fait mieux.

— J'en suis convaincu.

— A l'heure qu'il est même, je vous avouerai sans honte, si non sans dépit, que ma dernière tentative a complètement échoué.

Tout en causant, Gardener finissait de s'habiller.

Il était vêtu de noir des pieds à la tête, avec un linge irréprochable, et sa mise était de tous points élégante et distinguée.

— Votre dernière tentative? dit-il, en se tournant vers Buvard.

— Ooi, monsieur.

— Qu'aviez-vous donc imaginé?

— Oh! une idée qui serait venue à un sur-numéraire; j'avais enlevé à la *Balafrée* la fille qu'elle a du prince, espérant ainsi obtenir d'elle tout ce que je voudrais en la menaçant dans son enfant.

— C'était cruel . . . mais adroit . . . objecta Gardener.

— Eh bien . . . cela n'a pas même réussi! . . .

— Pourquoi?

— Parce que l'on m'a obligé à rendre l'enfant.

— Qui cela?

— Mme Murder.

Gardener tressaillit.

— Mme Murder, répéta-t-il d'un accent amer ; c'est elle qui s'y est opposée ?

— Elle-même.

— Et cela vous étonne ?

— Dame !

— Eh bien ! moi, monsieur, à votre place, je m'y serais attendu . . .

— Cependant . . .

Gardener passait son par-dessus.

— Est-ce tout ce que vous aviez à m'annoncer ? dit-il d'un ton sec, et qui n'admettait guère de réplique.

— Mais . . . sans doute ! répondit Buvard . . . Toutefois, puisque me voici, je puis bien vous demander si vous n'avez plus besoin de mes services.

Gardener eut un geste de dédain.

— Pardon, monsieur . . . dit-il, du même ton froid, mais il me semble que vous ne me comprenez pas — tant que j'ai cru pouvoir compter sur votre zèle, j'allais dire sur votre loyauté, j'ai accepté de payer largement vos services, et je ne pense pas que, sous ce rapport, vous ayez à vous plaindre de moi.

— Dieu me garde de le dire ! se récria Buvard.

— Mais du moment où j'ai acquis la conviction que vous désertiez ma cause, même par

amour de l'art, il ne pouvait plus y avoir rien de commun entre nous, et j'ai pris le parti de faire mes affaires moi-même.

— Ça, c'est une idée.

— Par conséquent, je crois qu'il serait inutile de perdre votre temps qui doit être précieux à me faire des visites qui ne peuvent plus m'intéresser.

— Alors c'est un congé en bonne forme, un adieu éternel.

— Eternel ! non, monsieur.

— Nous nous reverrons donc ?

— Si vous le voulez.

— Et ce sera quand ?

— Quand le prince Liprani épousera Mlle Clotilde de Lucenay ! . . .

— Et, en prononçant ces mots d'un ton vibrant, Gardener prit son chapeau et gagna la porte, suivi de Buvard un peu stupéfait.

Sur le boulevard, Gardener salua du bout des doigts et alla prendre place dans un coupé qui stationnait à quelques pas.

Un instant après, il disparaissait dans la direction de la Madeleine.

Buvard hésita un moment et se prit à réfléchir.

Ce qui lui arrivait était tout à fait nouveau pour lui ; l'attitude de Gardener lui semblait si contraire à la nature même de l'homme qu'il avait connu, qu'il se demandait avec une réelle curiosité quels projets pouvaient lui être venus en tête.

Il savait, pour le tenir de Mulot, en quels lieux allait Gardener, mais il lui était impossible d'admettre qu'il s'y rendît avec les sentiments ordinaires que l'on apporte dans de pareils milieux.

Qu'allait-il donc y faire ? et que fallait-il penser des dispositions singulières où il le voyait.

Il y en avait là plus qu'il n'en fallait pour exciter un homme comme Buvard, et il était décidé à surveiller de près les développements de cette bizarre transformation.

Il en était là quand il se sentit tout à coup poussé du coude par un flâneur qui se tenait depuis quelque temps derrière lui.

Il se retourna et reconnut Mulot.

— Ah ! ah ! c'est toi ! dit-il avec satisfaction.

— Moi-même, patron, répondit Mulot.

— Et que faisais-tu là ? . . .

— J'attendais . . . pour ne pas interrompre le cours de vos réflexions.

— Tu me filais ?

— Je vous observais, cher maître.

— Et qu'as-tu vu ?

— J'ai vu que M. Jules Gardener ne paraît pas disposé à accepter la situation ; cet homme-là a quelque chose qui le travaille.

— N'est-ce pas ?

— Il va faire quelque mauvais coup.

— C'est cela.

— Et si on le laisse aller, il est capable de tout compromettre.

Buvard eut un mouvement énergique.

— Il ne faut pas que cela soit, pardieu ! dit-il vivement ; à tout prix il faut l'en empêcher.

— Et comment ? . . .

— C'est mon affaire . . . Ecoute.

— Parlez.

— Tu as prevenu la Géromée ?

— Je la quitte à l'instant.

— Et elle est prête ?

— Prête à tout . . . ce qui est beaucoup dire.

— Bien . . . Tu vas aller la trouver, et tu lui diras que dans une heure j'irai la prendre.

— Elle ne demande que cela.

— Elle connaît la Cora ?

— Comme sa poche.

— Et cela ne lui déplaît pas ?

— Dites donc qu'elle en sera enchantée . . . reparaître dans ce monde d'où elle a disparu et où elle n'a jamais pu rentrer, c'est une chance qu'elle payerait bien cher.

— Alors c'est entendu ?

— Je vous l'assure.

— Quant à toi, fais-toi une tête, de façon à ne pas être reconnu, et tu figureras dans la fête comme mon laquais.

— Pour vous servir.

— Tu comprends bien.

— Parfaitement.

— Alors dans une heure !

— Dans une heure, maître ; et si les larbins

du prince ne me racontent pas les secrets de leur maître, il faudra qu'ils soient muets ou sourds!

XXVII.

LA RENTRÉE D'IRMA.

Il y avait alors, rue du Colysée, non loin des Champs-Élysées, un petit hôtel situé entre cour et jardin, qui était bien connu du monde galant de Paris, et où se trouvait réuni, à de certains jours, tout ce que la capitale renferme de notabilités de tous les genres.

La vogue qui s'était attachée à cet hôtel s'explique par la célébrité de celle qui l'habitait.

Elle s'appelait Cora Lamblin, avait vingt-cinq ans à peu près, et jouait les rôles d'ingénue au théâtre des Folies-Dramatiques, et ceux de grande coquette dans le monde de la galanterie.

Elle n'était déjà plus jolie, mais elle avait gagné en expérience ce qu'elle avait perdu en naïveté:

Elle montait à cheval comme une véritable amazone; conduisait son panier avec l'aplomb d'un gentleman rider, et quand elle se montrait autour du lac, elle traînait à sa suite, tout une cour d'adorateurs qui ne demandaient qu'à se ruiner pour elle.

Il y a toujours un contingent d'imbéciles

pour l'entretien de ces dames du lac, et quelquefois les moins jolies sont les plus courues . . .

Cora Lamblin avait une maison montée, comme si plusieurs princes des *Mille et une Nuits* eussent cotisé leurs talismans pour lui bâtir un palais.

Et chaque mercredi, elle y donnait à jouer.

Toute la gentilhommerie y prenait rendez-vous ; chose singulière, pour ces jeunes gens qui, la plupart, appartenait à des familles parfaitement honorables, c'était un honneur que d'être reçu chez l'ingénue des Folies-Dramatiques !

On y allait en sortant de l'Opéra ou des Italiens, et l'on y restait quelquefois jusqu'au matin.

Les femmes étaient charmantes ; quant aux hommes, la liberté d'allures dont ils jouissaient, semblait communiquer à leur esprit une vivacité, un brio, dont ils étaient les premiers à s'étonner.

Ce soir-là, il y avait un monde fou chez Cora Lamblin.

Dès dix heures du soir, les salons s'étaient remplis d'une foule compacte, et la gaieté avait atteint presque tout de suite un diapason inusité.

C'était un murmure charmant de doux propos que rayait de temps à autre l'éclat de rires aigus. Un mélange de parfums âcres et pénétrants, un va et vient étourdissant, que dominait une sorte d'harmonie caressante qui s'élevait,

sous les doigts de quelque artiste de talent, d'un piano d'Erard ou de Pleyel.

Les réunions de ce genre ne ressemblent en rien aux fêtes du grand monde. Il règne là une sorte de promiscuité à l'état latent, qui communique aux relations une saveur particulière, et, pour malsain que soit le charme qui s'en dégage, il n'en a pas moins un vif attrait.

Du reste, on y trouve un but à tous les entraînements, à toutes les folies; on y fait volontiers un tour de valse; on y échappe, quand on le veut, à la foule qui ne prend pas garde à vous, et la passion du jeu, comme toutes les autres passions, y trouve sa satisfaction dans des proportions que les cercles les plus mal notés n'offrent pas toujours à leurs clients.

On jouait chez la Lamblin et lo'n y jouait gros jeu.

C'était même, il faut tout dire, ce qui y attirait le contingent le plus sérieux.

Au fond de l'appartement, il y avait un salon où des tables étaient dressées à cet effet . . . et où, dès les premières heures, on taillait un *bac* où on se livrait aux péripéties énervantes du lansquenet et du chemin de fer.

Ce salon s'emplissait le premier, et bien souvent l'aube blanchissait les rideaux de soie, que les joueurs ne songeaient pas à quitter le tapis vert.

Il était onze heures environ, et comme nous l'avons dit, on se portait!

A chaque instant, de nouvelles invitées arrivaient dans toute la splendeur de leurs toilettes tapageuses ; les unes seules, les autres donnant le bras à quelque gilet à cœur, ou à quelque représentant exotique de nationalités non encore bien précisément classées . . .

Il y eut entre autres, une entrée qui produisit une profonde sensation — dans le monde des femmes surtout !

C'était celle d'une certaine Irma, pécheresse disparue, oubliée naturellement, et qui était tout à coup apparue ruisselante de fleurs et de dentelles, montrant ses belles épaules sous le velours noir de sa robe, éblouissant tout le personnel féminin, par la profusion des diamants qui ornaient son cou et ses cheveux.

Elle donnait le bras à un personnage qui était bien fait également pour attirer l'attention et éveiller la curiosité.

Un homme de taille moyenne, au teint basané à l'œil profond et noir, et qui porta sur sa poitrine des échantillons variés de toutes les décorations inventées par les chancelleries étrangères.

On sut tout de suite qu'il s'appelait le comte Béraldi de Santa-Cruz, et qu'il possédait d'immenses gisements aurifères au sommet des montagnes Rocheuses.

Aucune des femmes qui se trouvaient là n'eut pu dire sous quelle latitude approximative,

il fallait prendre les montagnes Rocheuses.

Mais le teint de cuivre fauve du comte, les plaques élincelantes accrochées à son habit, et par-dessus tout, les diamants dont il avait comblé Irma, tout cela lui attira immédiatement les plus vives et les plus sincères sympathies.

Au surplus, le champ s'ouvrit bientôt libre à toutes les convoitises ; car, à peine le comte Beraldi de Santa-Gruz eut-il pénétré dans les salons, dès que Irma et Cora Lamblin, qui étaient d'anciennes amies, se furent reconnues et embrassées, il abandonna sa partenaire, et se perdit dans les flots tumultueux de la foule.

D'ailleurs, l'attention était déjà détournée, et un nom nouveau avait circulé presque aussitôt sur les lèvres de toutes les femmes.

Le prince Liprani venait d'arriver.

Le prince jouissait d'une grande notoriété dans ce monde . . . C'est par là qu'il avait débuté à Paris, car, avec cette connaissance des hommes qu'il possédait à un haut degré, il savait que c'est-là qu'il pouvait, surtout, en commençant, s'affirmer grand seigneur, et provoquer le tapage qui annonce l'apparition d'une supériorité.

Toutefois, depuis quelque temps, son prestige avait légèrement baissé.

On disait qu'il allait se marier, — le bruit, du moins, en courait — et on lui en avait voulu jusqu'au moment où l'on avait appris qu'il épou-

sait les millions les plus solides qui fussent dans la capitale.

Le prince fut donc très entouré, dès son entrée, et il eut à répondre à mille questions qui l'assaillirent, dépouillées de réserve et de discrétion.

Il se contenta de sourire, et pour se dégager de ces importunités, il se dirigea vers le salon de jeu.

Il devait, du reste, ne faire que passer chez la Lamblin, et comptait bien se retirer au bout d'une demi-heure au plus.

Comme il allait entrer dans la salle de jeu, il rencontra Lucien de Senneterres, avec lequel il échangea une poignée de mains cordiale, mais au moment où il allait le quitter après quelques paroles banales, il s'arrêta, et fronça le sourcil.

Derrière le jeune officier de marine, il venait d'apercevoir Gardener adossé à la porte, et qui l'observait depuis quelques secondes.

Les regards des deux hommes se croisèrent comme eussent pu le faire deux épées.

Mais ce fut rapide comme l'éclair, et le prince, saluant vivement Lucien de Senneterres, passa froid devant Gardener, et franchit le seuil du salon.

Toutefois, si rapide qu'eût été cet incident, il avait frappé le jeune officier de marine qui, après le départ de Liprani, se rapprocha de Gardener.

— Est-ce que vous connaissez le prince ? lui demanda-t-il avec étonnement.

— Pour l'avoir rencontré quelquefois seulement, répondit Gardener.

— Il m'a semblé qu'il se disposait à vous parler.

— Croyez-vous ?

— Il vous aura pris peut-être pour quelqu'un qu'il connaît.

— Oh ! je ne pense pas . . . Le prince sait qui je suis, et, moi aussi, je sais qui il est.

Lucien de Senneterres fit un mouvement.

— Vous dites cela d'une façon singulière insinua-t-il, comme si quelque soupçon de la vérité lui fût venu tout à coup.

— Je dis cela, comme il faut que ce soit dit, répartit Gardener en souriant, et je cherche ce que vous pouvez y voir d'extraordinaire.

Lucien saisit la main de son interlocuteur.

— Lionel ! dit-il d'un ton plus ferme, c'est pour le prince que vous êtes venu ce soir, chez la Lamblin.

— Peut-être !

— Vous saviez que vous deviez l'y rencontrer, je vous l'avais dit, je crois ; et c'est pour cela.

— Je n'ai aucune raison de dissimuler, mon ami . . .

— Ah ! prenez garde, Lionel.

— A quoi donc.

— Le prince est, dit-on . . .

Gardener arrêta son ami du geste.

— Mon cher Lucien, interrompit-il . . . vous m'avez vu, vous, en face de la mort, puisque vous y étiez avec moi, est-ce que par hasard, vous auriez surpris à ce moment sur mon visage la moindre trace d'appréhension ou de crainte.

— Non ! non ! mais ici . . .

Gardener eut un amer sourire.

— Ecoutez-moi, Lucien, répondit-il d'une voix calme, mais profondément résolue ; la raison de ce qui va se passer, Dieu seul la connaît, et je ne puis la dire à personne ! Ma détermination est irrévocablement prise, et aucune puissance humaine ne pourrait désormais m'en détourner . . . Si, cependant, vous hésitez à me servir de second et à me suivre jusqu'au bout, dites-le franchement, et croyez que, quelle que soit votre réponse, elle n'atténuera en rien l'affection sincère que je vous ai vouée.

— Ah ! je suis à vous, répliqua Lucien . . . et ma vie vous appartient.

— C'est bien ! approuva Gardener, et maintenant laissez-moi agir comme je l'entendrai et ne vous étonnez de rien !

Et, quittant le jeune officier, il pénétra à son tour dans la salle de jeu.

XXVIII.

PARTIE D'ÉCARTÉ.

Pendant que Gardener et Lucien de Senneterres échangeaient ces quelques paroles, un homme placé à côté d'eux avait recueilli avec intérêt leur court entretien, sans que les deux interlocuteurs y eussent pris garde.

C'était le comte Beraldi de Santa-Cruz.

Et il faut croire même que la conversation des deux jeunes gens avait éveillé au plus haut degré sa curiosité, car, lorsqu'il vit Gardener se diriger vers la salle de jeu, il quitta la place qu'il occupait, et alla se placer debout autour du tapis vert.

Les parties étaient engagées de tous côtés.

Mais il y avait surtout une table autour de laquelle on s'était porté de préférence, parce que l'on y jouait un jeu effrayant.

La table était chargée d'or et de billets de banque, et à de certains moments, il y avait là, amoncelé, de quoi faire la fortune de plusieurs familles !

On jouait l'écarté.

Celui qui tenait les cartes était un tout jeune homme, — vingt-cinq ans à peine, — qui venait de passer plusieurs fois, et qui avait bien une vingtaine de mille francs devant lui.

Les partenaires, découragés de la veine obstinée du jeune homme, n'osaient tenir sa partie, et la place allait rester vide, quand Gardener s'approcha de la table et s'assit.

— Combien faites-vous, monsieur, dit-il simplement.

— Je fais vingt mille francs, répondit le jeune homme.

— Soit! . . . les voici . . . Voyons qui fera. La partie s'engagea.

On fit silence. Derrière Gardener, il y avait quelques femmes, puis Lucien de Senneterres, et le propriétaire des montagnes Rocheuses.

En face, derrière son partener, se tenaient quelques jeunes gens, plusieurs femmes aussi, et enfin le prince Liprani.

Ce qui attirait ce dernier, ce n'était pas le jeu!

Mais le regard que lui avait lancé Gardener, un instant auparavant, l'avait frappé comme une provocation, et il désirait savoir s'il ne s'était pas trompé!

Il épiait, attendant un éclaircissement.

Cependant les coups se succédaient, avec des alternatives diverses. Mais le jeune homme semblait plus favorisé par la fortune, et tous les spectateurs eussent volontiers parié en sa faveur.

L'écarté a des retours inattendus; bientôt Gardener reprit le dessus, et finalement, il gagna la partie.

Le jeune homme se leva, et un nouveau partenaire prit sa place.

— Laissez-vous les quarante mille francs? demanda ce dernier en souriant.

— Mais sans doute, oui, monsieur, répondit Gardener.

— Ah! diable . . . mais c'est que c'est un peu au-dessus de mes moyens. Je fais dix mille francs . . . Qui veut mettre dans mon jeu? . . .

Les billets de banque affluèrent sur cette invitation, mais sans couvrir la somme demandée.

— Que reste-t-il à faire? demanda alors le prince Liprani.

— Dix mille francs.

— Les voici.

Le jeu était fait . . . Gardener donna des cartes, et la partie recommença.

Mais cette fois encore, chose bizarre, en trois coups rapides, pressés, Gardener releva tous les points et gagna la partie.

C'était une veine qui se dessinait.

— Retirez-vous! retirez-vous! dirent en même temps plusieurs voix de femme.

— Le fait est qu'à sa place! murmura le comte de Santa-Cruz.

— Mais il ne s'en va pas!

— Il ne fera pas son tout!

— On ne le lui tiendra pas!

Cent interpellations se croisaient, au milieu

desquelles Gardener restait toujours aussi impassible et froid !

Toutefois, à un moment, et comme il vit que personne ne se disposait à prendre place en face de lui, il leva son regard et l'arrêta avec une singulière expression sur le prince Liprani. Celui-ci tressaillit.

Et comme s'il eût été entraîné par une puissance plus forte que sa volonté même, il marcha à la table, et s'y assit.

Un mouvement s'opéra dans le salon . . . par une sorte d'intuition, chacun en était arrivé à se dire que ce n'était évidemment pas là une partie ordinaire, et que quelque chose de fatal s'y trouvait mêlé.

Les deux partenaires avaient échangé un salut, avec cette politesse de convention qu'apportent dans leurs relations deux adversaires au moment de croiser le fer, puis, quand le prince eut retiré ses gants, à son tour, il regarda Gardener.

— Votre enjeu est-il de quatre-vingt mille francs, monsieur ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, répondit Gardener.

— Eh bien . . . je les fais . . .

Et il prit les cartes qui étaient de son côté, en souleva une partie, et montra une dame à son partenaire . . .

Ce dernier n'avait pas bougé.

Calme, presque indifférent, en apparence du moins, il continuait de regarder le prince, sans

faire un geste, sans prononcer une parole.

Cette attitude devenait terrible à force d'immobilité; chaque spectateur se taisait anxieux, et il planait sur cette scène un silence sinistre que troublait seul l'écho lointain des valse ou des polkas.

Le prince se contenait.

— Pardon, monsieur, dit-il, au bout d'une seconde; n'avez-vous pas entendu?

— Oh! parfaitement, monsieur, parfaitement, répondit Gardener.

— Je vous ai dit que je faisais votre jeu.

— En effet.

— Votre intention n'est-elle pas de continuer la partie?

— N'en croyez rien.

— Cependant . . .

— Cependant, monsieur, puisque mon jeu est fait, à moi, j'attends que vous fassiez le vôtre . . .

Son interlocuteur se leva à demi.

— Je suis le prince Liprani, monsieur, répliqua-t-il avec un commencement de fureur.

— Enchanté de l'apprendre, répondit Gardener, mais cela ne vaut pas quatre vingt mille francs en billets de banque ou en or.

— Monsieur . . .

— N'en parlons plus . . .

— C'est une impertinence?

— Peut-être . . .

Gardener avait nonchalamment repris son argent, et s'était levé . . .

Il fit quelques pas à l'écart, suivi de près par Liprani.

— C'est une querelle que vous cherchez ! fit ce dernier dont l'œil s'injectait de sang.

— Vous avez mis bien du temps à vous en apercevoir.

— Ah ! misérable . . .

Gardener toisa le prince avec un suprême dédain.

— Est-ce donc ainsi, dit-il avec ironie, que les princes se provoquent dans la presqu'île de Malacca ! . . .

Un voile de sang passa sur les yeux de Liprani, et poussé à bout, oublieux de toute retenue, il leva la main sur son interlocuteur.

Heureusement cinq doigts énergiques retinrent son bras au moment où il allait frapper.

— Eh ! là ! là ! fit une voix goguenarde à son oreille . . . à Paris, pays civilisé, où l'on ignore l'usage du *kriss*, les affaires d'honneur se traitent d'une façon spéciale !

Liprani se retourna vivement.

Celui qui venait de lui parler était le comte de Santa-Cruz . . .

— Soit ! vous avez raison ! dit-il en faisant un violent effort sur lui-même . . . Mais cette provocation est vraiment si inattendue.

— Les choses inattendues ne sont que plus

agréables, répartit le comte avec un aimable sourire.

— Monsieur ! continua Liprani . . . vous étiez là . . . vous avez vu ? . . .

— Je n'en ai rien laissé tomber, et, certes, je ne vois guère qu'une issue possible à cette situation . . .

Cependant Liprani avait promené son regard autour de lui, pour chercher dans la foule un visage ami ou simplement connu.

Le premier qu'il rencontra fut celui de Lucien de Senneterres.

— M. de Senneterres, dit-il aussitôt d'une voix vibrante, puis-je compter que vous voudrez bien me servir de second ?

L'officier de marine s'inclina.

— Mille regrets, monsieur, répondit-il ; mais sir Lionel, a déjà réclamé de moi le même service, et je ne puis . . .

— Eh bien, poursuivit le prince, demain matin, j'enverrai chez vous mes témoins, et j'espère que vous voudrez bien vous entendre avec eux.

— Je serai à leurs ordres.

Et le prince ajouta à voix plus basse :

— C'est un duel à mort, entendez-vous ; l'insulte a été publique ; il n'y a que la mort qui puisse venger de pareils outrages.

— Vous allez au devant des désirs de sir Lionel, répondit Lucien de Senneterres, et sur

ce point, je ne pense pas qu'il y ait la moindre contestation.

— A demain donc, monsieur.

— A demain, prince.

Un moment après Lucien rejoignait Gardener. Ce dernier était aussi calme que si rien ne se fût passé; et il accueillit son ami d'un sourire de bon aloi.

— Il ne m'appartient pas, dit alors le jeune officier, de vous demander la cause de votre haine contre le prince: j'ai l'habitude de respecter les secrets que l'on ne me confie pas et cette discrétion n'altérera en rien le dévouement que j'apporterai en cette affaire, cependant, dans la situation où vous vous êtes placé, vous l'exigez vous-même: c'est un duel à mort que nous allons régler.

— Sans doute! fit Gardener.

— Et vous ne regrettez pas d'avoir agi comme vous l'avez fait?

Gardener serra le bras de Lucien.

— Non, mon ami, répondit-il, et dussé-je périr dans cette rencontre, c'est avec joie que je quitterai la vie misérable que je supporte depuis cinq années. Seulement, j'aurai un dernier service à vous demander.

— Lequel??

— Ce sera—quand je serai mort—de remettre vous-même quelques papiers que j'ai conservés, à la personne dont vous lirez le nom

sur l'enveloppe dans laquelle je les ai enfermés.

— Et cette personne ?

— Une femme.

— Mais son nom ! son nom !

Gardener fit un geste, empreint d'une amère mélancolie.

— Lucien ! répondit-il d'un ton grave, je sais quel cœur loyal bat dans votre poitrine . . . et je veux, à l'heure solennelle où nous touchons, vous donner une preuve de mon amitié et de ma confiance. Cette personne que vous irez voir quand je ne serai plus, c'est . . .

— Dites ! dites !

— C'est Mme Murder !

XXIX.

PRÉPARATIFS DE DUEL.

Lucien resta un moment étourdi à cette confidence, et regarda Gardener presque avec stupéfaction.

— Mme Murder . . . balbutia-t-il . . . mais si j'en crois les bruits qui circulent . . .

— Eh bien ? . . .

— Le prince Liprani serait l'époux qu'elle aurait choisi.

Une contraction nerveuse releva les lèvres de Gardener.

— En effet, répondit-il; et tout me porte à croire que le bruit public . . . Mais, pardon, mon ami . . . vous avez reçu mes recommandations, et je sais que vous en tiendrez compte. Vous m'avez dit que M. de Portblanc consentirait à être mon second témoin; ne perdez pas de temps pour aller le prévenir . . . et faites, n'est-ce pas, que cette affaire soit réglée au plus tôt.

— Avez-vous une préférence pour l'arme qu'il s'agit de choisir.

— Si j'avais le choix, je prendrais l'épée . . . Avec cette arme-là, on sent vraiment que l'on tue quelqu'un . . . Mais après tout, j'accepterai les conditions que vous aurez déterminées, et si mon adversaire préfère le pistolet, n'élevez aucune contestation.

— Alors, c'est tout?

— C'est tout.

— Je vais donc me rendre au bal que le premier président donne ce soir, et où je suis sûr de rencontrer Georges de Portblanc, et demain, lui et moi, nous attendrons les seconds du prince.

— A demain donc! fit Gardener.

— A demain! répondit Lucien qui s'éloigna.

Gardener n'avait plus rien à faire chez Cora Lamblin, où il n'était venu que pour chercher une occasion de rencontrer Liprani, et après avoir fait quelques tours dans les salons, il se dirigea vers la porte et sortit.

Comme il atteignait le vestibule du rez-de-chaussée, il se trouva en présence d'un homme qui le salua et à qui machinalement il rendit le salut.

Toutefois, quoiqu'il fût préoccupé, et peu disposé à prêter une attention quelconque à ce qui se passait autour de lui, ce personnage qu'il venait de rencontrer le frappa par certains côtés bizarres qui intéressèrent son regard et le retinrent.

Il avait évidemment devant lui le véritable comte de Santa-Gruz, dont il avait entendu prononcer le nom; mais par un phénomène inexplicable, l'illustre gentilhomme des montagnes Rocheuses s'était comme transfiguré des pieds à la tête.

Ce n'étaient plus les mêmes cheveux, la même nuance de favoris, et signe particulier, l'un de ses épais sourcils, conservait une couleur fauve éclatante, tandis que l'autre avait des reflets noirs comme l'aile du corbeau; quant aux décorations, il n'y en avait plus vestiges?

En se voyant l'objet d'un aussi minutieux examen, le comte sourit avec une bonté familière.

— Oh! ne faites pas attention, dit-il d'une voix ronde et franche . . . c'est que, voyez-vous, il n'y a rien qui échauffe comme ces per-ruques . . . et si on les gardait longtemps on attraperait une belle et bonne congestion. Mais voilà qui est fait; maintenant, je dis adieu aux

montagnes Rocheuses, et je redeviens simple citoyen de l'Empire français.

Gardener fit un mouvement.

— C'est donc vous, monsieur Buvard, dît-il en fronçant le sourcil.

— Moi-même, monsieur Gardener, répondit l'agent, et vous êtes bien honnête de m'avoir reconnu.

Est-ce que par hasard vous seriez venu chez Mlle Cora pour me surveiller?

Buvard fit un geste de protestation.

— Fi donc! monsieur, répliqua-t-il, l'hôtel de la Lamblin est un terrain commun où toutes les curiosités comme toutes les passions ont droit de venir se satisfaire, je n'y suis pas plus mal placé que le prince Liprani, par exemple . . .

Gardener regarda son interlocuteur.

— Enfin, dans quel but y veniez-vous? interrogea-t-il d'un ton ferme.

— Ne vous en doutez-vous pas! . . . Ce n'est point assurément pour y présenter la belle Irma que je m'y rendais, et j'avais des visées plus sérieuses.

— C'est moi que vous suivez?

— Je n'ai aucune raison de m'en cacher.

— Alors, vous savez ce qui s'est passé?

— Et je me suis même mêlé à la scène pour empêcher de voies de fait de la part du prince . . . Ah! si vous avez voulu le pousser

à la colère aveugle, vous avez parfaitement réussi . . . Seulement, j'ai, à ce propos, une observation à vous faire . . .

Gardener garda le silence.

Les deux hommes avaient gagné la rue, et descendaient la grande avenue des Champs-Élysées; pendant quelque temps ils marchèrent l'un près de l'autre sans échanger une parole.

— Mais pardon! dit tout à coup Buvard, il peut vous être désagréable d'être rencontré avec moi, et pour peu que vous m'en exprimiez le désir, je m'empresserai de vous laisser.

Gardener fit un mouvement de dépit.

— Non! répondit-il brusquement. Ne disiez-vous pas tout à l'heure que vous aviez une observation à me faire.

— C'est vrai.

— Je désire la connaître.

— Rien de plus facile . . . malgré le congé en bonne forme que vous m'avez octroyé, je suis resté votre dévoué serviteur, et tout ce que je pourrais faire dans votre intérêt croyez que je le ferai avec empressement.

— Après . . . après!

— Après? eh bien, je déplore l'éclat que vous avez donné à cette affaire, parce que maintenant, il n'y a plus d'autre issue qu'un duel . . . et qu'en vérité, on ne se bat pas avec un Liprani.

— Je le sais, répondit Gardener d'une voix nerveuse; aussi n'est-ce pas avec le prince que je veux croiser le fer, mais bien avec le fiancé de Mme Murder.

— Bon! j'ai compris cela.

— Je le tuerai ou il me tuera.

— Sans doute, voilà les deux résultats prévus dès à présent, et ils sont aussi regrettables l'un que l'autre . . . Ce n'est pas ainsi que ni vous ni le Liprani vous devez mourir! Et puis il y a autre chose.

— Quoi donc?

— Quand on est irrité, on ne pense pas à tout, et il est une éventualité que vous ne soupçonnez pas, et qui pourrait bien se produire.

— Quelle éventualité?

— Vous admettez, n'est-ce pas, que Mme Murder a quelque intérêt à savoir ce que fait et ce que pense l'homme qu'elle veut épouser?

— Parbleu!

— Et quand elle apprendra la scène de cette nuit.

— Elle l'apprendra trop tard!

— Bah! vous le savez aussi bien que moi, Paris est une véritable ville de province, les plus redoutables secrets y sont divulgués dans les vingt-quatre heures.

— Eh! quand elle le saurait . . . qu'importe? Buvard eut un ricanement ironique.

— Qu'importe! Il importe beaucoup, au con-

traire; parce que si Mme Murder a intérêt à empêcher la rencontre, elle agira auprès des amis puissants qu'elle connaît, et vous ne pourrez jamais joindre le prince.

Gardener s'arrêta.

Les dernières paroles de Buvard l'avaient particulièrement frappé, et il comprenait qu'il avait raison.

— Je vous remercie de vos avis, répondit-il, et j'en ferai mon profit; cependant, après ce qui s'est passé entre nous, il y a quelques heures, je ne sais s'il m'est permis de réclamer de vous encore un service.

— Mais je suis prêt, n'hésitez pas, répliqua Buvard, et si je le puis . . .

— C'est très facile.

— Voyons!

— Il s'agit tout simplement de vous engager à ne rien révéler à Mme Murder de ce qui vient de se passer.

Buvard réfléchit un moment.

— Pour ce qui me concerne, répondit-il alors, je puis bien prendre l'engagement dont il s'agit; mais, je vous le répète, si elle apprend la vérité par une autre voie, il me sera impossible de me taire, et je parlerai.

— Soit! fit Gardener, dans ces conditions, j'accepte.

— C'est convenu!

— Alors, je compte sur vous.

— Vous n'avez rien autre chose à me dire.

— Rien autre chose.

— Et vous ne désirez pas que je vous vienne voir demain.

— C'est inutile.

— Au revoir donc, monsieur Gardener, et je vous souhaite bonne chance.

Gardener leva les yeux au ciel.

— Ma vie est entre les mains de Dieu, répondit-il ; j'attends sans trouble le sort qu'il me réserve.

Et il s'éloigna, laissant Buvard prendre la direction de l'île Saint-Louis.

XXX.

INDISCRÉTION.

Le lendemain, Mme Murder se leva plus agitée et plus sombre qu'elle ne l'avait jamais été.

Bien que depuis son retour elle fût sous l'empire d'une surexcitation presque constante, cet état permanent de son esprit avait pris en quelques heures un développement particulier ; elle avait à peine dormi. Toute la nuit des rêves atroces avaient traversé son sommeil, et, quand elle se leva, le matin, ses joues étaient fatiguées et ses yeux cernés.

Toutefois, au bout d'une heure, une transformation inattendue s'opéra en elle, par je ne sais quelle influence mystérieuse, et elle recouvra toute sa présence d'esprit et toute sa force de caractère.

Vers onze heures, elle déjeuna; puis elle s'enferma dans sa chambre et écrivit quelques lettres.

La première était adressée à Jules Gardener, et elle était longue et d'une écriture serrée et mince.

Que disait-elle à l'homme qu'elle aimait, et à quelles confidences suprêmes s'abandonnait-elle?

Nous ne saurions le dire.

Toujours est-il que, plus d'une fois, pendant qu'elle écrivait une vive rougeur colora ses joues, et que souvent aussi, des larmes amères vinrent emplir ses yeux.

Quand elle eut fini, elle cacheta la lettre et en commença aussitôt une seconde.

Celle-ci était adressée à M. Constant Richmond et ne contenait que quelques mots.

Mais elle avait à peine achevé, que le timbre du vestibule annonça une visite.

Elle sonna sa femme de chambre.

— Clémence, lui dit-elle, si l'on me demande, je n'y suis pour personne.

La femme de chambre se retira, mais un instant après, elle reparaisait en disant :

— C'est Mlle de la Chataigneraie.

— Eh bien !

— On lui a dit que madame ne recevait personne ; mais elle a insisté, attendu qu'elle a des choses de la plus haute importance à lui communiquer.

— Eh bien ! qu'elle entre, cette chère enfant, répondit Mme Murder ; mais pour tout autre, la défense est absolue.

Ma bonne sortit, et un moment après, Mlle de la Chataigneraie entra dans la chambre.

Elle était jolie à ravir . . . et madame Murder l'embrassa à plusieurs reprises.

— Il était donc possible ! dit-elle, que le bonheur vous fît plus belle encore . . . Mais si cela continue, vous allez rendre fou M. de Portblanc . . .

— Oh ! ne craignez rien, chère madame, répondit Valentine en riant ; la raison de M. de Portblanc ne court aucun danger, et en tout cas puisqu'on dit que le mariage rend les hommes plus calmes, il ne se passera pas longtemps avant qu'il recouvre tout son esprit, si tant est qu'il soit menacé de le perdre.

— Votre union est donc fixée.

— Depuis hier.

— Et vous vous mariez ?

— Dans quinze jours . . .

Madame Murder prit le front de la jolie enfant, et le baisa longuement.

— Allons ! dit-elle ; voilà une bone nou-

velle . . . et je vous remercie d'avoir insisté pour me l'apprendre.

Valentine remua la tête avec embarras.

— Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit . . . répliqua-t-elle, et c'est de bien autre chose que j'ai à vous parler.

— Et de quoi donc, mon Dieu ! fit madame Murder avec enjouement.

— Oh ! ne riez pas, madame, c'est très grave je vous assure. Et même . . . Je ne sais pas où commencer.

— Mais . . . par le commencement . . .

— Au fait, vous avez raison . . . ce sera peut-être un peu plus long, mais cela vous édifiera mieux sur ce qui s'est passé.

— Voyons ! Voyons ! . . . dit madame Murder.

Valentine se tut un moment, comme pour bien rassembler ses souvenirs, puis elle releva la tête.

— Figurez-vous, dit-elle, que hier soir nous sommes allés au bal que donnait notre premier président, bal, qui a été de tous points splendide, et où j'ai bien regretté de ne pas vous rencontrer.

— J'étais souffrante . . .

— C'est ce que j'ai pensé . . . du reste il vaut mieux peut-être qu'il en ait été ainsi.

— Comment !

— Donc, j'étais au bal, et M. de Portblanc

et moi, nous nous étions arrangés pour ne danser qu'ensemble, réservant à la causerie et à la promenade, les moments que la polka et la valse nous laissaient de libre. Bref, nous atteignîmes ainsi une heure du matin, quand M. de Senne-terres est arrivé.

— Si tard !

— Oui, il paraît qu'il était allé dans une autre soirée.

— Eh bien !

— Je ne sais pourquoi, quand je l'ai vu entrer, il m'a semblé qu'il n'était pas le même ; vous le connaissez, c'est un charmant jeune homme, très gai, et sur le visage duquel la franchise et la bonne humeur sont stéréotypées . . . et bien, au lieu de cela, il avait l'air préoccupé et sombre, et tout de suite, je me suis dit qu'il avait dû se passer quelque chose. Comme vous allez voir, je ne m'étais pas trompée . . .

— Qu'y avait-il . . .

— Dès son entrée, M. de Senneterres est venu me saluer ; tout en lui faisant ma révérence, je ne le perdais pas de vue, et j'ai remarqué qu'il faisait un signe à Georges, après quoi, il s'éloigna pour aller chercher un endroit écarté . . . Cela n'avait l'air de rien mais ma curiosité était éveillée, et pour être plus sûre de ne pas manquer le mystère, s'il y en avait un, j'ai fait semblant de ne me douter de rien.

— Voyez-vous cela . . .

— Le stratagème était bon, puisqu'il a réussi . . . En effet, quelques minutes plus tard M. de Portblanc s'échappait sous prétexte qu'il avait oublié de faire à M. de Senneterres une communication importante, et je les voyais bientôt tous deux, échanger à voix basse quelques mots rapides et qui devaient avoir un sens mystérieux, puis qu'à plusieurs reprises, je vis M. de Portblanc faire un geste de contrariété, presque d'effroi ! je n'en demandai pas davantage . . . et quand il revint, un sourire composé sur les lèvres, je l'accueillis avec une froideur qui faillit lui faire perdre la tête.

— Pauvre garçon !

— Mais c'était une comédie.

— Il n'en a pas moins souffert !

— Pourquoi alors me faire des cachotteries . . . déjà . . . du reste, je n'ai pas eu à le regretter, car il n'y a pas tenu, et il m'a tout dit.

— De quoi s'agit-il donc ?

— D'un duel.

— Ah ! . . . Un duel que M. de Senneterres . . .

— Non . . . M. de Senneterres n'y est pour rien . . . Seulement, il est le témoin de l'un des adversaires, et il priait M. de Portblanc de l'assister dans cette mission délicate . . .

— Quels sont les personnes qui doivent se battre.

Valentine hésita un moment avant de répondre.

— C'est là le point difficile, dit-elle, et je me suis bien consultée avant de venir . . . Mais enfin, si je commets une indiscretion, j'espère que vous ne m'en voudrez pas trop.

— Que voulez-vous dire . . . Est-ce que je connais les advervaires ?

— L'un d'eux, au moins.

— Et qui est ce donc ?

— Tenez . . . j'ai eu tort . . . maintenant voilà que je me trouble.

— Mais vous en avez trop dit, mon enfant, pour ne pas aller jusqu'au bout . . . Voyons ! J'attends . . .

— Eh bien . . . L'un des deux adversaires.

— C'est ?

— Le prince Liprani.

Madame Murder étouffa un cri.

— Le prince ! répéta-t-elle, le prince Liprani se bat en duel . . .

— Oui, madame.

— Quand cela.

— Demain, paraît-il.

— Et . . . avec qui . . .

— Oh ! un étranger ! Celui-là je ne le connais pas, ni probablement vous non plus, seulement, il est lié avec M. de Senneterres . . . et c'est pour cela . . .

— Quel est-il . . .

— Un Américain.

— Mais son nom ! C'est son nom, que je vous demande !

— Il s'appelle sir Lionel !

Cette fois madame Murder ne put retenir le cri qui jaillit de sa poitrine, et une pâleur de marbre envahit ses traits.

— Lionel ! Lionel ! balbutia-t-elle en pressant ses tempes de ses deux mains, comme irritées ; mais c'est de la folie . . . Ce serait horrible, c'est impossible ! Dieu ne permettra pas cela . . . Oh ! le malheureux ! le malheureux !

Et elle retomba inerte, près de s'évanouir.

Valentine se précipita à son secours, et la soutint dans ses bras.

— O pardon ! pardon ! Chère madame, dit-elle toute confuse, si j'avais su . . . Si j'avais pu penser . . . Oh ! j'ai mal fait de vous dire . . .

Madame Murder prit la tête de la jolie enfant, et l'embrassa avec une sorte d'ivresse nerveuse.

— Non ! répliqua-t-elle, non ! Vous avez bien fait au contraire ; et c'est le ciel qui vous a inspiré cette pensée, que serais-je devenue, si l'on ne m'avait rien dit, j'en frissonne, tenez ; mais, Dieu merci, je sais tout maintenant, et à tout prix, il faudra bien que j'empêche cet épouvantable assassinat !

— Que dites-vous ! fit Valentine.

— Ah ! rien, mon enfant . . . Ne m'écoutez pas . . . Je suis troublée. Ce que je dis n'a au-

cun sens, et il ne faut y attacher aucune importance . . . Mais que faire? que faire? Ah! j'y suis . . .

Et elle alla à son secrétaire, où elle prit la lettre qu'elle venait d'écrire à Buvard.

Elle la relut rapidement, la modifia dans quelques-unes de ses parties, et la fit disparaître dans sa poche.

Valentine le regardait faire moitié curieuse, moitié inquiète.

A un moment, madame Murder s'aperçut qu'on l'observait.

— Ecoutez-moi, mon enfant, dit-elle à Mlle de la Chataignerie, vous voyez, je suis nerveuse et agitée, pardonnez-moi, n'est-ce pas, j'ai besoin d'être seule pour réfléchir à ce que je vais faire.

— Voulez-vous que je vous laisse!

— C'est cela.

— Mais, je vous reverrai.

— Demain! plus tard, toujours, revenez, et alors, quand vous serez la belle madame de Port-blanc, je vous dirai tout.

— Ah! je m'en vais bien triste.

— Non, non, mon enfant . . . c'est Dieu qui fait toutes les choses de ce monde . . . C'est lui qui juge les criminels et qui les atteint tôt ou tard.

— A bientôt, alors, chère madame.

— Oui, à bientôt, mon enfant, à bientôt . . . et encore une fois merci de la bonne inspira-

tion qui vous est venue.

Valentine avait à peine franchi le seuil de la chambre, que Mme Murder retourna à la table, et écrivit quelques mots à la hâte.

„Dans une heure, à Saint-Thomas-d'Aquin, près la chapelle de droite, je vous attends.

Et elle adressa ces quelques mots à M. Constant Richemond.

Après quoi elle sonna.

— Cette lettre, tout de suite à son adresse dit-elle d'un ton impérieux et bref à Clémence qui accourut; et dès que John sera parti, revenez, j'aurai besoin de vous.

Quand la femme de chambre eut disparu, elle prit la lettre adressée à Gardener, et la plaça dans son portefeuille à côté de celle qui était destinée à Buvard; puis, réparant vivement le désordre de sa toilette, elle jeta un manteau de soie sur ses épaules, un chapeau de velours, recouvert d'un voile noir sur son front, et ainsi vêtue, elle attendit.

Clémence ne tarda pas à revenir.

— Vite! dit-elle, préparez-vous et suivez-moi! . . .

— Madame ne veut pas que je dise d'atteler, demanda la femme de chambre, un peu interdite.

— C'est inutile . . . nous irons à pied . . . Seulement, dépêchez-vous.

Et elle descendit l'escalier à pas rapides.

Une minute après, elle était dans la rue; et prenait la direction de Saint-Thomas d'Aquin, suivie à peu de distance par la camériste.

Il était environ trois heures.

Il n'y avait que de rares fidèles dans l'église quand elle y pénétra.

Elle fit signe à Clémence de s'éloigner, et elle-même alla s'agenouiller près de la chapelle de droite où elle avait donné rendez-vous à Buvard.

INDISCRÉTION.

(SUITE.)

Une demi-heure s'écoula.

Au bout de ce temps elle vit un prêtre sortir de la sacriste et s'avancer vers la chapelle.

Le prêtre s'arrêta à quelques pas et se mit à l'examiner avec attention.

Puis il s'approcha, et saluant avec un profond respect . . .

— Vous m'avez fait appeler, madame, dit-il, et vous voyez que je n'ai pas perdu de temps! . . .

Madame Murder frissonna.

Il lui semblait quelle commettait un sacrilège; mais la situation ne lui permettait plus de réfléchir, et elle s'y abandonna tout entière.

— Vous êtes Buvard, dit-elle à voix ardente et sans lever les yeux.

— Lui-même, madame . . . répondit l'agent.

— Je vous ai prié de venir, parce que j'ai besoin de vous.

— Je m'en doute.

— Le prince doit se battre en duel.

— Parfaitement.

— Avec Gardener.

— Vous êtes tout à fait renseignée.

— Et quand ce duel doit-il avoir lieu ?

Buvard s'inclina.

— J'avais promis à M. Gardener, dit-il, de garder le secret sur cette aventure, mais à la condition que vous n'en seriez pas informée par une autre voie, du moment que vous êtes instruite, je suis relevé de mon serment, et je puis parler.

— Enfin, quand a lieu ce duel ! insista madame Murder.

— Demain, à la frontière !

— Que dites-vous.

— Eh ! mon Dieu, rien de plus simple . . . Gardener a craint que la police, prévenue, ne voulût mettre obstacle à cette rencontre, et il a fait proposer à son adversaire d'aller vider leur querelle en Belgique.

— Mais ils ne sont pas partis ! . . .

— Ils partent ce soir, par le train de dix heures.

Mme Murder garda un moment le silence, puis elle reprit :

— Vous ne pensez pas, n'est-il pas vrai, dit-elle, qu'aucun incident se produise d'ici demain, qui puisse rendre ce duel impossible, ou simplement le retarder ?

— Aucun, je vous en réponds !

— Les deux adversaires sont résolus ?

— C'est un duel à mort, il n'y a pas à se faire d'illusion . . .

— Bien ! . . . c'est ce que je voulais savoir, et dès ce moment je sais ce qu'il me reste à faire.

Madame Murder prit les deux lettres qu'elle avait écrites avant de quitter l'hôtel, et les présenta l'une après l'autre à Buvard.

— De ces deux lettres, dit-elle, il y en a une qui vous est destinée, et dans laquelle j'ai tracé quelques instructions que vous devrez suivre rigoureusement, et sans en rien modifier.

— Puis-je la lire ? demanda Buvard.

— Lisez-la, répondit Mme Murder.

Buvard décacheta le billet qui lui était remis et en parcourut rapidement le contenu.

Quand il eut fini, il releva les yeux sur Mme Murder, qui n'avait cessé de l'observer.

— Diable ! diable ! murmura-t-il . . . mais c'est très grave tout cela . . . Et vraiment, je commence à croire que nous touchons à un dénouement dramatique.

— Avez-vous quelque répugnance à vous y associer . . . fit Mme Murder.

— Pas le moins du monde.

— Alors, je puis compter sur vous.

— Comme sur les hommes dont j'aurai à réclamer le concours.

— Surtout que tout cela se fasse sans éveiller le moindre soupçon.

— Fiez-vous à moi.

— Et que chacun soit à son poste avant dix heures.

— Dès que je vous aurai quitté, nous prendrons nos mesures en conséquence.

— Vous n'avez d'ailleurs aucune objection à faire ?

— Aucune.

— Bien ! . . . Passons à l'autre lettre . . . Buvard se prit à sourire.

— Celle-là, dit-il, j'ai à peine besoin de vous demander à qui elle est adressée.

— Elle est pour M. Gardener, répondit Mme Murder.

— C'est ce que je voulais dire . . .

— Seulement, il faut qu'elle lui parvienne ce soir.

— Elle lui sera remise avant une heure.

Et comme, en parlant ainsi, Buvard tendait la main pour saisir le billet dont il était question, Mme Murder eut un mouvement brusque et nerveux.

— Non ! répliqua-t-elle, non ! ce n'est pas de la sorte que les choses devront se passer . . . et cette lettre ne doit parvenir à son adresse, qu'au moment que j'ai déterminé.

— Expliquez-vous, madame.

— Vous avez, n'est-ce pas, à vos ordres un agent intelligent et dévoué.

— Mulot, que vous avez employé, mais qui s'est développé depuis, de manière à faire espérer un brillant sujet pour l'avenir.

— Vous le chargerez de cette mission.

— Fort bien.

— Il se rendra à la gare vers dix heures.

— Ah ! ah !

— Et quelques minutes avant le départ du train, il remettra cette lettre à M. Gardener.

— Sans autre explication.

— Il le priera seulement de vouloir bien la lire immédiatement, et attendre, pour le cas où il aurait quelque service à lui demander.

Buvard remua la tête.

— Hum ! . . . dit-il, avec un sentiment de toute très prononcé, je m'imagine qu'à ce moment le jeune homme aura autre chose à faire que de lire la lettre qu'on lui remettra. Il sera accompagné de M. de Senneterres, et selon toute vraisemblance, le prince Liprani ne sera pas loin ! . . .

Mme Murder eut un geste bizarre.

— Oh ! quant au prince, répliqua-t-elle d'un

ton singulier, c'est mon affaire, et je me trompe fort, où il n'aura pas même la pensée de se rendre en Belgique.

— Comment ?

— Mais ceci est un tout autre ordre d'idées, et nous n'avons pas à nous en préoccuper . . . vous avez bien compris ce que j'attends de vous.

— Parfaitement.

— Allez-donc, monsieur, allez . . . et dites à M. Mulot, et n'oubliez pas vous-même que, si je réussis dans l'entreprise que je tente . . . vous n'aurez ni l'un ni l'autre à vous repentir de m'avoir prêté votre concours.

Puis, comme Buvard s'inclinait sur ces mots, et s'éloignait, Mme Murder sortit elle-même de l'église et rentra à l'hôtel, suivie de Clémence, qui ne l'avait pas quittée.

Au moment où elle pénétrait dans sa chambre, un laquais lui remit une carte sur un plateau d'argent.

Mme Murder prit la carte et tressaillit . . .

— Le prince Liprani ! dit-elle, en se remettant presque aussitôt . . . Y a-t-il longtemps qu'il est venu ?

— Une demi-heure, madame, répondit le laquais.

— Et il n'a rien dit.

— Je prince a dit qu'il reviendrait à six heures, pour demander si madame voulait bien le recevoir.

— C'est bien ! fit Mme Murder. Quand le prince se présentera, vous lui direz que je l'attends, et vous l'introduirez au salon.

Et elle passa.

Il était cinq heures et demie ; il n'y avait plus longtemps à attendre et elle ne doutait pas que le prince ne fût exact.

En effet, six heures sonnaient à Saint Thomas-d'Aquin que le timbre de l'hôtel retentit, et qu'un moment après, on annonçait le prince. Liprani.

Madame Murder s'empressa d'aller le recevoir.

INDISCRÉTION.

(SUITE.)

Les premiers moments furent un peu embarrassés et pénibles du côté de la jeune femme.

Elle était émue, soucieuse, troublée, et au fond du cœur, quoiqu'elle fit des efforts surhumains pour n'en rien laisser paraître, il y avait en elle une appréhension terrible des suites de l'acte qu'elle allait accomplir.

Le prince eut, en la voyant, un mouvement spontané, dont il ne fut peut-être pas maître, et il lui tendit la main comme pour prendre celle de la jeune femme.

Celle-ci eut une seconde d'hésitation, mais rapide comme l'éclair.

Puis, souriant tristement, elle lui offrit cette main, qu'il semblait demander, elle sentit les deux lèvres de Liprani y déposer un baiser ardent.

Elle la retira aussitôt, comme si ces lèvres l'avaient brûlée.

— Vous avez désiré me voir, dit-elle en même temps, pour chasser d'importantes pensées qui menaçaient de l'envahir, et moi-même j'avais besoin de vous parler. Si vous n'étiez pas venu, je vous aurais prié de venir. Vous voyez, je suis franche, sincère, plus qu'il ne convient sans doute; mais je crois que les circonstances sont graves, et qu'il y aurait danger pour vous comme pour moi à agir autrement.

— J'ignore, répondit le prince, à quel sentiment je suis redevable de cette faveur; mais je me hâte d'en profiter, et je confesse toute la joie que j'en éprouve.

— Je vais droit au but, monsieur, poursuivit Clotilde; cette après-midi, Mlle Valentine de la Chataigneraie est venue me voir, et la pauvre enfant, avec cette imprudence de son âge, m'a appris une nouvelle qui m'a toute bouleversée ...

— Quelle nouvelle! fit le prince avec un sourire.

— Votre rencontre de demain.

— N'est-ce que cela?

— C'est épouvantable.

— Mais non . . . madame, je vous assure . . . ce n'est pas la première fois que pareille

aventure m'arrive, et si j'avais la bonne fortune que vous voulussiez bien concevoir quelque inquiétude pour moi, je pourrais vous rassurer complètement.

— Comment cela ?

— Eh ! sans doute ! mon éducation a été particulièrement soignée sous ce rapport, et que mon adversaire choisisse le pistolet, ou qu'il préfère l'épée . . . Je n'ai rien à craindre pour moi . . . je vous en réponds.

Clotilde pâlit affreusement, et un tremblement convulsif agita ses membres.

— Ah ! n'importe, dit-elle ; quand on m'a annoncé que ce duel était décidé . . . je n'ai pas été maîtresse d'un premier mouvement, et je suis allée prier Dieu de détourner de moi cette cruelle épreuve.

— Il n'y a malheureusement rien à faire, répondit le prince, et l'intervention de Dieu n'empêcherait pas cette rencontre.

— C'est possible ! répartit Clotilde, mais j'espère encore pourtant qu'elle n'aura pas lieu.

— Quel moyen ?

— Il y en a un.

— Je n'en vois pas.

— Et c'est vous même qui allez me l'offrir.

— Ah ! voilà vraiment que vous m'étonnez . . .

Mme Murder fit le geste d'essuyer une larme, et se tourna vers Liprani, avec un re-

gard où toutes les émotions de son cœur palpitèrent à la fois.

— L'heure est solennelle, répondit-elle, d'un ton grave, et c'est mon honneur et ma vie même qui sont ici en cause . . . Ecoutez-moi donc bien, prince, et apprenez-moi, enfin, si j'ai eu tort de trop compter sur votre dévouement et sur votre amour!

Liprani eut un geste étonné.

Il ne comprenait pas encore ce que l'on voulait de lui, mais peut-être déjà, en avait-il comme un vague soupçon!

— Parlez! parlez! madame, répondit-il avec empressement; et s'il ne s'agit ici que de mon dévouement et de mon amour, ah! sur ma vie, et dès à présent, je vous jure que vous pouvez compter sur une obéissance aveugle.

L'œil de Clotilde s'éclaira d'une joie profonde et elle serra la main de Liprani avec une énergie presque farouche.

— Bien! bien! dit-elle, je n'attendais pas moins de vous, et maintenant il me semble que je parlerai avec plus de calme et plus d'assurance . . .

Elle se rapprocha.

— Vous m'avez dit souvent, reprit-elle, et sans doute, ce ne serait pas à moi à vous le rappeler, vous m'avez dit souvent que vous seriez heureux de devenir mon époux, et d'éveiller en moi cet amour ardent que je vous avais inspiré.

— Et je le répète, madame . . . si pareil bonheur m'était réservé . . .

— Je vous crois ! . . . une femme croit toujours à l'amour qu'elle inspire, et si elle ne le repousse pas avec résolution, c'est qu'elle est bien près de le partager.

— Viviane !

— Seulement, lorsque le cœur est troublé, on ne voit pas toujours clairement ce qui s'y passe.

— Eh bien.

— Mais l'aventure de cette nuit, l'histoire de cette rencontre, les dangers terribles qui m'ont été révélés, tout cela m'a brusquement arrachée à mes hésitations . . . et dès ce moment, ma détermination est prise.

— Est-ce possible.

— Cette nuit, je quitterai Paris !

— Que dites-vous ?

— Et si vous le voulez, prince . . .

— Achevez . . .

— Si vous le voulez . . . je ne partirai pas seule !

Liprani jeta un cri et se leva.

Son regard resplendissait d'une joie enivrée, et l'on eût dit que sa poitrine était soulagée d'un poids énorme.

Il fit quelques pas à travers le salon comme s'il eût voulu se remettre ; puis il revint vers la jeune femme qui souriait, confuse et agitée.

— Ah! c'est la vie même que vous m'offrez, répondit-il enfin, et l'on peut douter que des joies semblables soient de ce monde! Viviane! Viviane, vous réparez en une seconde, tout ce que le passé a eu pour moi de tourments et de désespoir.

— Alors vous consentez! fit Clotilde.

— Taisez-vous! taisez-vous!

— Et cette nuit, ici, je vous attendrai!

Le prince allait répondre, mais il s'arrêta, et ses sourcils se contractèrent.

— Cette nuit! . . . répéta-t-il; cette nuit . . . dites-vous; vous n'y songez pas!

— Qu'y a-t-il?

— Et cette rencontre.

— Vous y pensez encore?

— C'est mon honneur . . . que vous me demandez!

Clotilde releva le front.

— Votre honneur! . . . répliqua-t-elle avec amertume. Vous parlez de votre honneur, quand je vous sacrifie le mien . . . !

— Et que dira ce monde que nous allons braver.

— Est-ce que je m'en préoccupe, moi? . . . C'est mon bonheur que je défends, et je ne veux pas qu'il coure de nouveaux dangers . . .

— Ah! Viviane . . . à quelle épreuve vous mettez cet amour que je vous ai voué!

Il y eut un silence, Clotilde observait le

prince, les bras croisés sur sa poitrine qui battait avec violence, l'œil ardent, la lèvre frémissante . . .

— Alors, vous refusez, dit-elle avec impétuosité.

— Non ! non ! n'en croyez rien . . . répondit le prince.

— Il faut cependant prendre une résolution.

— Je suis prêt . . .

— Et vous viendrez . . .

— Ah ! ce duel ! ce duel . . .

Clotilde se rapprocha de Liprani.

— Et c'est là précisément, dit-elle à voix basse, c'est là ce que je veux empêcher, vous ne le comprenez donc pas ! . . . Je ne veux pas que l'on me tue l'homme que j'aime . . . Et devant ce danger, je n'hésite pas ; je pars, je fuis . . . laissant derrière moi mon honneur dont il m'importe peu que l'on fasse ce que l'on voudra.

Le prince prit les mains de la jeune femme, et chercha à l'attirer contre sa poitrine.

Mais Clotilde se dégagea vivement, et courut haletante et blême, se réfugier à quelques pas . . .

— Vous m'aimez donc ! vous m'aimez ! . . . dit Liprani, hors de lui.

— En doutez-vous encore !

— Moi, non ! mais cet aveu répond si bien à tous les vœux de mon cœur, qu'en vérité, il

y a des moments, où je me sens troublé par des craintes superstitieuses ; il y a si longtemps que je ne croyais plus au bonheur.

Clotilde passa ses deux mains sur son front comme si elle eût voulu chasser quelque fantôme horrible du passé.

— Ainsi, c'est dit, continua-t-elle d'un ton fiévreux.

— C'est dit, répondit le prince.

— Vous n'irez pas à ce rendez-vous !

— Je serai ici à l'heure indiquée.

— C'est bien ! . . . et maintenant séparons-nous, j'ai quelques ordres à donner, certaines dispositions à prendre, et il ne vous reste que peu de temps pour vous préparer.

— A bientôt, alors.

— A bientôt.

— Et vous m'aimez, Viviane ! . . dites-moi encore que vous m'aimez !

La jeune femme eut un sourire d'une expression céleste, et encore une fois, elle abandonna ses mains au prince.

— Je vous pardonne de douter encore à cette heure, répondit-elle, mais j'espère que c'est la dernière fois ! . .

— Ah ! merci ! merci ! s'écria Liprani ; vous êtes mon âme . . . ma vie ! . . . et jamais créature humaine n'emporta tant d'ivresse dans son cœur.

Puis il gagna la porte et disparut.

Clotilde alla écouter le bruit de ses pas, qui ne tarda pas à s'éteindre dans l'escalier, et quand elle n'entendit plus rien, elle rentra dans sa chambre et se laissa tomber à genoux sur son prie-Dieu . . .

— Mon Dieu ! dit-elle les mains jointes et les yeux levés au ciel, vous qui lisez au fond des âmes, vous savez quelle œuvre terrible je prépare ! Ayez pitié de votre pauvre créature, et ne laissez pas faiblir son courage, et donnez-lui la force d'aller jusqu'au bout.

Mon Dieu ! éclairez l'esprit de ce misérable . . . Faites qu'il parle . . . qu'il dise ce que lui seul au monde connaît . . . qu'il révèle, enfin, la vérité épouvantable ou consolante.

Gardener ! ô Gardener . . .

Ta fiancée ira vers toi ce soir, chaste et pure . . . cu elle disparaîtra à jamais pour tous, derrière les sombres murs d'un cloître !

Puis elle se releva.

On eût dit que cette courte prière avait retrempé ses forces, qu'elle venait de lui rendre son énergie près de l'abandonner . . .

Elle secoua la tête, par un mouvement résolu et sonna.

La femme de chambre accourut.

— John ! je veux parler à John ! dit Clotilde.

Un moment après, le laquais se présentait.

— John ! dit alors la jeune femme, vous allez, à l'instant même, vous rendre à la poste

aux chevaux, et vous demanderez que l'on envoie une voiture ici, un peu avant minuit.

Le laquais s'inclina.

— Quant à vous, Clémence, continua Clotilde, dès qu'il se fut éloigné, j'ai quelques instructions à vous donner, qu'il faudra exécuter avec la plus étroite rigueur.

— Je n'y manquerai pas, madame.

— Ce soir, à minuit, vous irez trouver le concierge de l'hôtel de Lucenay; il aura été prévenu, et vous remettra la clef de la serre que vous connaissez.

— Oh! oui, madame.

— Munie de cette clef, vous pénétrerez dans la serre et vous allumerez une des lampes qui se trouvent à l'entrée, et que l'on a dû réparer depuis quelque temps.

— Ce sera fait.

— Puis, ce soin accompli, vous attendrez.

— Quoi, madame?

— Oh! ne craignez rien, mon enfant, vous ne courez aucun danger: à minuit et quelques minutes, selon toute vraisemblance; vous entendrez frapper quelques coups à la porte.

— Faudra-t-il demander qui est là.

— Précisément, si on répond: Lionel ou Gardener — vous n'oublierez pas ces deux noms — vous ouvrirez.

— Et alors?

— Alors, vous remettrez à la personne qui

se présentera la clef que voici, et vous vous retirerez!

— Est-ce tout.

— C'est tout!

— Ce n'est pas bien difficile.

— Non, sans doute, mais une minute de retard, une indication mal interprétée pourrait coûter la vie à quelqu'un.

— Soyez tranquille, madame, et vous pouvez vous reposer sur moi . . . à minuit, j'allumerai la lampe d'entrée; puis j'attendrai M. Lionel ou Gardener . . . et une fois la seconde clef remise, je me retirerai, n'est-ce pas cela?

— Si, mon enfant . . .

— Madame n'a aucune crainte à concevoir

— Allez donc! . . . et surtout ne parlez à personne . . . à personne, entendez-vous bien de ce que je viens de vous confier!

Clémence fit un serment solennel et se retirera presque heureuse d'être mêlée à un mystère que sa maîtresse avait bien voulu lui confier.

XXXI.

LES TÉMOINS DU PRINCE.

Or, pendant que Clotilde se livrait à ces préparatifs mystérieux, l'heure s'écoulait et le

moment du départ pour la Belgique approchait à grands pas.

C'est à neuf heures cinquante-cinq minutes que le train quitte la gare . . . et il était près de neuf heures . . .

Gardener avait dîné avec Lucien de Sennerres, et ils ne devaient se rendre à la gare que peu avant l'heure du départ.

Quand ils y arrivèrent, ils trouvèrent Georges de Portblanc qui les y attendait.

Les trois jeunes gens se serrèrent la main, et se promenèrent, fumant leurs cigares, dans la grande salle commune, en attendant l'heure du départ.

Bien qu'il y eût dix minutes à attendre; Lucien s'étonnait que le prince Liprani et ses témoins ne fussent pas encore arrivés, et vaguement il redoutait que quelque empêchement imprévu ne vînt retarder la rencontre.

Georges de Portblanc était du même avis, et à plusieurs reprises, déjà, il s'était exprimé en termes assez vifs sur ce retard.

Quant à Gardener, il ne faisait aucune observation.

— Ces messieurs sont un peu en retard, dit-il enfin, mais tant que l'heure n'aura pas sonné, il ne nous est permis de rien dire . . . d'ailleurs, j'ai des raisons de croire que le prince partage mon désir d'en finir au plus vite,

et je ne pense pas qu'il manque une si belle occasion de se débarrasser de moi!

Comme il finissait de parler, deux nouveaux voyageurs pénétrèrent dans la salle.

— Eh! tenez . . . que vous disais-je, ajouta-t-il, voici précisément MM. de Froidhyver, et le marquis de Santeuil, les deux témoins de mon adversaire . . . nous n'avons que le temps de prendre nos tickets . . .

MM. de Froidhyver et de Santeuil, dont parlait Gardener, s'étaient avancés vers Lucien de Senneterres et Georges de Portblanc, et sur un signe adressé au jeune officier de marine par l'un d'eux, les quatre témoins s'étaient retirés un moment à l'écart.

Gardener les suivit du regard avec un profond étonnement.

Le colloque dura à peine cinq minutes, au bout desquelles Lucien et Georges accoururent vers Gardener, le visage rayonnant.

— Mes appréhensions se confirment, dit aussitôt le jeune secrétaire d'ambassade, le prince se fait excuser, et vous prie de remettre la rencontre.

— Est-ce possible! fit Gardener, avec un regard fulgurant.

— Une affaire tout imprévue . . . intervint M. de Froidhyver, oblige le prince à quitter Paris ce soir même . . . Nous lui avons adressé à ce sujet toutes les observations que com-

porte la situation . . . Un moment même, nous avons cru l'avoir ébranlé; mais il a finalement maint nu sa première décision, et remet à une autre époque à vider la querelle.

Gardener eut un geste de dépit et colère.

— Soit! dit-il d'un ton saccadé; je ne connais aucun moyen de forcer les princes à se battre, et j'attendrai que le courage soit venu à celui-ci.

Puis, se remettant presque aussitôt, par un effort inouï de volonté.

— Il ne me reste plus, messieurs, ajouta-t-il en s'inclinant, qu'à vous remercier du concours que vous avez bien voulu me prêter en cette circonstance, et croyez que j'en conserverai une vive reconnaissance.

MM. de Froidhyver et Santeuil saluèrent sur ces mots, après avoir échangé une poignée de main avec Gardener, et ils ne tardèrent pas à aller reprendre leur voiture.

Gardener resta seul avec Lucien et Georges.

— Ah! le lâche! le lâche! balbutia-t-il, emporté par une fureur qu'il ne pouvait contenir.

— Tout l'avantage vous reste! . . . objecta Georges, et le prince laissera une bonne part de son honneur dans cette affaire.

Gardener éclata en un rire nerveux et sec.

— Ah! son honneur! répliqua-t-il, avec une ironie sanglante; l'honneur du prince Liprani . . . mais c'est sa vie que je voulais, entendez-vous,

sa poitrine au bout de mon épée, sa tempe à la bouche de mon revolver . . . et rien ! et il part . . . il se dérobe, ah ! j'avais trop compté quand je faisais quelque fond sur son courage . . . ! ces hommes là assassinent . . . ils ne tuent pas !

— Lionel ! fit Lucien de Senneterres.

— C'est que vous ne savez pas, vous, mon ami, poursuivit Gardener ; vous ignorez ce qu'il y a entre cet homme et moi . . . On ne vous a pas dit . . . Vous n'avez jamais appris quel secret terrible je porte en ma poitrine . . . Quelle haine y couve depuis cinq années . . . et quelle soif de vengeance la dévore ! . . . Vous ne savez pas mes nuits sans sommeil, mes rages impuissantes, et les tortures sans trêve que j'ai endurées . . .

Depuis cinq années, je n'avais qu'un but, je ne vivais qu'avec une pensée, rencontrer cet homme et le tuer, et voilà qu'au moment de l'atteindre, je le vois fuir, voilà que je retombe de nouveau, au fond de l'abîme d'où j'étais si péniblement remonté.

Ah ! c'est trop aussi, pour les forces d'un homme . . . et il faut que je sorte enfin de ce cercle fatal dans lequel je suis enfermé ! . . .

Comme Gardener achevait de parler, et secouait la tête avec force pour accentuer davantage encore les paroles qu'il venait de prononcer, son regard rencontra celui de ses

deux témoins, qui se tenaient debout devant lui, assez embarrassés de leur contenance. Il leur tendit la main avec un abandon charmant.

— Mais pardon, monsieur de Senneterres, dit-il aussitôt; pardon, aussi, M. de Portblanc. Vous m'avez rendu, en cette occurrence, le seul service que vous pouviez me rendre, et vous ne m'avez pas marchandé votre dévouement. Je ne sais ce que l'avenir, l'avenir prochain, croyez-le, me réserve, mais je veux avant de vous quitter, vous remercier avec effusion du dévouement que vous m'avez témoigné.

— Ne rentrez-vous pas avec nous? demanda Lucien étonné.

— Je ne sais encore.

— Vous avez tort peut-être de rester seul. Je vous vois agité, nerveux, un peu de distraction vous détournerait de ces pensées irritantes.

— Merci . . . je ne dis pas non . . . vous êtes un véritable ami, mais . . .

Lucien allait répliquer, mais un nouveau personnage venait de s'approcher du groupe et arrêta la parole sur ses lèvres.

Le jeune officier se mit à examiner l'homme qui, de son côté, semblait chercher parmi les trois jeunes gens, celui auquel il devait s'adresser.

— Que voulez-vous, mon ami? demanda vivement Lucien.

L'homme salua, et montra une lettre qu'il tenait à la main.

— M. Jules Gardener . . . répondit-il.

Et Senneterres allait répondre qu'il ne connaissait personne de ce nom, quand Gardener s'empara de la lettre, par un geste fébrile, et en décacheta brusquement l'enveloppe.

— Donnez ! donnez ! dit-il en même temps, je porte ce nom quelquefois, et je m'étonne qu'à cette heure, quelqu'un ait pu savoir.

Il n'acheva pas.

Il venait de lire les premières lignes de la lettre qu'on lui avait remise, et un cri s'était étouffé dans sa gorge.

Puis, il prit le bras de l'homme qui attendait impassible, et l'entraîna à l'écart :

— Venez ! venez ! lui dit-il alors d'un ton rapide, et dites-moi qui vous a remis ce billet ?

L'homme, qui n'était autre que Mulot, fit un signe d'intelligence.

— Ce billet n'est-il pas signé, répondit-il.

— Il est signé, en effet, répliqua Gardener, mais est-ce la personne elle-même qui vous l'a confiée ?

— Non, monsieur.

Et avez-vous reçu quelques instructions que vous soyez chargé de me communiquer ?

— Je n'ai reçu d'autre instruction que celle de me tenir à votre disposition et d'exécuter les ordres que vous me donnerez.

— Bien ! c'est bien ! Restez ici ; tout à l'heure, je vous dirai si j'ai besoin de vos services.

Et Gardener alla retrouver ses deux amis.

— L'affaire se complique d'un incident auquel j'étais loin de m'attendre, dit-il alors, et il m'est plus que jamais impossible de profiter de l'offre obligeante que vous m'avez faite . . . Ne restez donc pas davantage ici, messieurs ; demain j'irai vous présenter mes excuses et vous renouveler mes remerciements.

— Nous nous retirons, dit Lucien en serrant la main de Gardener ; mais demain, comme aujourd'hui, comptez sur nous comme sur vous-même . . .

— Adieu alors, messieurs.

— A bientôt ! . . .

Et Lucien et Georges s'éloignèrent.

Au moment où ils prenaient place dans la voiture, le jeune secrétaire d'ambassade se tourna fort intrigué vers son compagnon.

— Voilà une bizarre aventure ! dit-il.

— En effet ! répondit Lucien.

— Y comprend-tu quelque chose, toi ? Ce prince Liprani qui ne se bat pas ! Cet Américain qui s'appelle sir Lionel ou Jules Gardener à volonté ; il y a là certes de quoi faire rêver.

— C'est vrai . . .

Lucien de Senneterres réfléchissait.

— Gardener ! Gardener ! murmura-t-il, comme s'il eût cherché à rappeler ses souvenirs.

— Est-ce que tu te rappelles ?

Le jeune officier se frappa le front.

— Mais oui, dit-il, c'est bien ce nom-là . . .
et madame Murder. Ah ! j'y suis,

— Tu as trouvé ?

— A n'en pas douter.

— Et ce Jules Gardener ?

Un nuage passa sur le front de Lucien.

— Bizarre ! tu l'as dit, reprit-il au bout d'un instant et si ce Lionel est bien l'homme que je crois . . .

— Eh bien !

— Eh bien ! il y a là un de ces mystères de sang et d'infamie que l'œil de l'homme s'épouvante à sonder, et que Dieu seul peut éclairer dans toutes ses profondeurs.

— Mais tu parles comme une énigme.

— Plus tard, demain, répondit Lucien ; laissons les événements s'accomplir, puisque nous ne pouvons ni les arrêter, ni les précipiter, et attendons le jugement que Dieu prononce peut-être en ce moment !

Après le départ de ses deux amis, Gardener s'était remis à relire la lettre de Mme Murder.

Elle était courte, nous l'avons dit ; mais elle en renfermait une seconde, qui avait plusieurs pages d'une écriture serrée et menue.

Voici ce que contenait la première :

„Je vous écris à la hâte ; lisez-moi vite, et comprenez-moi bien :

„Dans quelques heures, notre destinée sera accomplie, la vôtre, la mienne, et celle du misérable dont je n'ose plus écrire le nom.

„Mon ami! . . . Je vous en supplie à mains jointes, dès la réception de ce billet, rendez-vous au pavillon de l'hôtel de Lucenay, et n'en sortez, sous aucun prétexte et quelque incident qui puisse se produire!

„Restez là jusqu'à onze heures . . .

„A cette heure, une lumière s'allumera au fond du jardin: quittez alors le pavillon, et allez frapper à la porte de la serre . . . Clémence vous ouvrira.

„Puis vous attendrez jusqu'à ce que je vous appelle . . .

„Lisez la longue lettre que je joins à celle-ci, et comprenez enfin ce que j'ai souffert, et combien je vous aime!

„Quelques heures de confiance aveugle . . . Vous ne me les refuserez pas après avoir lu cette lettre, où mon cœur tout entier a palpité.

„O mon amant, mon fiancé, mon époux! . . . c'est ma vie . . . c'est plus que cela — mon honneur — que vous tenez entre les mains . . .

CLOTILDE DE LUCENAY.“

Dès qu'il eut dévoré ces lignes, Gardener se disposait à commencer la lecture de la seconde lettre quand son regard rencontra celui de Mulot, et il alla vivement à lui.

XXXII.

DERNIÈRE CONFIDENCE.

— Monsieur, lui dit-il à voix rapide, vous m'avez tout à l'heure offert vos services, et j'ai le regret de ne pouvoir les accepter . . .

Mulot s'inclina.

— Soit! répondit-il, et puisqu'il en est ainsi, je retourne voir le patron.

Gardener le regarda.

Les mots les plus insignifiants pouvaient avoir une signification, dans la situation extrêmement tendue où il se trouvait . . .

— Quel patron? demanda-t-il.

Mulot comprit qu'il était sur une mauvaise pente, et s'empressa de la remonter.

— Oh! une manière de parler! . . . dit-il, vous comprenez! . . . on dit patron, comme on dirait autre chose! Mais puisque monsieur n'a plus besoin de moi, je lui tire ma révérence.

Puis, il salua et partit.

Lionel n'y prit pas autrement garde, et quelques instants plus tard, il montait en voiture, et se faisait conduire au pavillon de l'hôtel de Lucenay.

Il était près de dix heures et demie quand il y arriva.

Le pavillon n'avait pas été habité depuis quel-

ques mois, à peine y avait-il fait de loin en loin quelques courtes apparitions.

Mais rien n'y était changé, et il le trouva tel qu'il l'avait laissé.

Il escalada lestement l'escalier, et pénétra dans le salon du premier étage, qui donnait sur le jardin.

Il en ferma soigneusement les rideaux, alluma une bougie, et s'assit à la table.

Il avait hâte de lire cette confidence mystérieuse où Clotilde lui expliquait tout le passé, et les raisons bizarres qui avaient dicté sa conduite depuis cinq années!

D'est en frémissant qu'il ouvrit la lettre, et qu'il se mit à la parcourir.

Mais dès les premières lignes, un intérêt poignant le saisit, et d'étranges lueurs traversèrent son regard.

Sa poitrine se souleva avec des mouvements désordonnés, une sueur glacée mouilla son front, et sa main crispée froissa plus d'une fois le papier que son œil parcourait.

Que se passait-il en lui . . . et qu'y avait-il dans cette lettre, où, Clotilde l'avait dit elle-même, toute son âme candide et pure avait palpité!

Cette confidence! elle osait la faire parce qu'elle touchait à un moment suprême de sa vie . . . Elle ne l'eût peut-être jamais murmurée à l'oreille d'un confesseur, mais elle la déposait

dans le cœur de l'homme qui l'aimait, parce qu'elle comprenait bien qu'à cette heure, lui seul devait la recevoir et pouvait la comprendre.

Nous ne pouvons la faire connaître au lecteur . . . quelques pages encore, et Clotilde dira tout son secret . . . c'est toute sa vie même, tout son bonheur qui est suspendu dans cet entretien quelle a demandé au prince Liprani, elle est au seuil des résolutions fatales, et elle ne doit le franchir, que pour se jeter dans les bras de son époux, ou aller s'enfermer à jamais derrière les murs d'un cloître.

Gardener lisait!

Et on eût dit que cette lecture lui rappelait tout à coup le passé oublié de ses chastes amours.

Il se revoyait dans ce petit manoir de Bourgogne qui avait entendu les premiers battements de son cœur . . . il remontait doucement la pente du passé . . . et Clotilde lui apparaissait dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté . . .

Quel poëme charmant que celui de leurs premières entrevues, et qui eût osé croire alors à l'avenir terrible qui leur était réservé . . .

Ils marchaient tous deux, la main dans la-main, l'ivresse dans le cœur, enveloppés, comme les dieux de la fable, dans un nuage qui leur dérobaient le monde!

Ils s'oubliaient dans leur rêve, et n'aperce-

vaient pas l'abîme profond vers lequel ils marchaient.

Puis, le réveil était venu tout-à-coup, presque sans transition.

L'éclair farouche qui les avait arrachés à leur enivrement, leur avait montré les profondeurs du gouffre où ils allaient rouler!

Quels souvenirs!

Ils revenaient tous, un à un, se présenter à l'esprit surexcité de Gardener, et il se retrouvait encore une fois dans cette chambre d'hôtel, en présence de ce corps inanimé dont la poitrine déchirée et sanglante s'offrait à ses regards terrifiés.

C'est cette scène que Clotilde racontait! . . .

Et avec quelles paroles émues, quels tremblements convulsifs.

Elle se rappelait à peine, et pourtant, une honte survivait à ce souvenir où sa mémoire s'était comme éteinte, et dominait toutes les terreurs qu'il lui inspirait encore au moment où elle écrivait.

Gardener baisa vingt fois ces lignes troublées, où il retrouvait ineffable le pur sentiment que Clotilde lui avait voué.

Il pleurait à chaudes larmes, il eût voulu se jeter à ses pieds, et lui demander pardon de toutes les froideurs qu'il lui avait témoignées.

Mais elle le disait elle-même . . .

Ils touchaient au dénouement . . . elle était armée des preuves les plus manifestes . . . qui mettaient le crime en lumière; elle était allée les demander jusqu'à Bourbon! et cette nuit, cette nuit même, elle connaîtrait le mystère de ce monstre.

Gardener se leva.

Sa poitrine éclatait. Il avait peine à se contenir; s'il n'avait écouté que son impatience, il eût couru à l'hôtel de madame Murder, et eût tout compromis peut-être par sa précipitation.

Pourtant, il comprenait qu'un nouveau danger devait la menacer, et il se demandait s'il n'était pas de son devoir de la protéger, dans ce péril extrême qu'elle allait courir.

Toutefois, l'ordre de Clotilde était formel, et n'admettait aucune interprétation.

Il fallait obéir.

Il fit quelques tours dans la chambre, à pas heurtés, écoutant les bruits du dehors, mais en réalité, n'entendant que son cœur qui battait follement.

— Mon Dieu! Mon Dieu! balbutia-t-il, en pressant ses tempes avec violence.

Tout à coup, il tressaillit, et se tut.

L'horloge de Saint-Thomas-d'Aquin sonnait.

Il prêta l'oreille, et compta! . . .

Onze heures! — C'était l'heure indiquée, et d'un bond fiévreux, il courut à la fenêtre dont il souleva le rideau.

Mais à peine eut-il jeté son regard devant lui, qu'il poussa un cri effaré.

La lumière annoncée brillait, au fond du jardin, dans la serre . . .

Une émotion indicible s'empara de lui, et il gagna la porte, en titubant comme un homme ivre . . .

Il allait revoir Clotilde! . . .

Il se hâta de sortir.

La nuit était sombre . . . la lune voilée, le jardin solitaire . . .

En levant les yeux sur l'hôtel de Lucenay, il crut remarquer que la chambre de Clotilde était éclairée.

Elle était là!

Au bout de quelques minutes, il atteignait la porte de la serre, et frappait plusieurs coups.

— Qui est là? demanda une voix de femme.

— Lionel! répondit Gardener sans hésiter.

La porte s'ouvrit, et il entra.

XXXIII.

A L'APPROCHE DU DÉNOUEMENT.

Or, pendant que ces faits s'accomplissaient de ce côté, voici ce qui se passait à l'hôtel du prince Liprani.

Ce dernier était rentré fort ému, on le pense

bien, des résolutions dont Mme Murder venait de lui faire la confidence inespérée.

Quoique, depuis quelque temps, Liprani ne doutât plus de l'amour de la jeune veuve, cependant il était loin de s'attendre à un dénouement si précipité . . .

L'indiscrétion qui lui avait appris le duel du lendemain était évidemment la seule cause de cette précipitation, et il ne pouvait y voir qu'une confirmation nouvelle de cet amour qu'il soupçonnait.

Du reste, le bonheur est particulièrement égoïste de son essence, et le prince revenait heureux à son hôtel, bien résolu à profiter de cette occasion qui lui était offerte d'assurer à jamais sa vie et sa liberté.

Une chose cependant le troublait au milieu de son ivresse, et c'était ce duel même auquel il lui fallait renoncer.

Mais si, pour tout autre, c'eût été une chose grave et de nature à entamer l'honneur, pour lui, il n'y avait là qu'un accident dont l'effet ne devait pas avoir de conséquences trop désagréables.

Ce n'était pas la première fois, en effet, que Liprani avait offert sa vie à un adversaire, et nul de ceux qui le connaissaient, ne devait croire à un mouvement de lâcheté de sa part.

Sur ce point, il était donc tout à fait rassuré.

Quant à Lionel, il espérait bien qu'il retrouverait quelque jour cette occasion de se débarrasser d'un témoin importun de son bonheur, et, en attendant, il ne faisait pas grand cas de son irritation et de sa colère.

Il écrivit donc immédiatement à ses deux témoins pour s'excuser de leur faire défaut. Il leur laissa entrevoir en quelques mots le véritable motif de son départ précipité, et leur renouvela toutes les protestations usitées de dévouement et d'amitié inaltérables.

Puis, ce soin rempli, il ne songea plus qu'à la jolie veuve!

Enfin, il touchait au but si ardemment poursuivi, et qu'il avait bien souvent désespéré d'atteindre.

Mais ce but était désormais à la portée de sa main, et il ne voyait rien qui pût mettre obstacle à la réalisation de ce rêve longtemps caressé.

Aucun soupçon ne lui vint d'ailleurs, il est facile de le comprendre.

D'abord, il se croyait aimé! Tout, dans la conduite et dans l'attitude de madame Murder témoignait d'un entraînement qu'elle avait vainement essayé de combattre, et auquel elle finissait par s'abandonner. Il n'y avait pas même jusqu'à ce mystère dont elle entourait ce dernier rendez-vous qui n'eut pour lui une signification particulière, et qui le confirma davantage encore dans sa confiance.

C'était, à ne pas douter, Jules Gardener que visait ce mystère, et Clotilde de Lucenay voulait fuir sans qu'il pût surprendre les préparatifs de cette fuite imprévue!

Liprani en était là de ses réflexions, quand deux coups frappés à la porte de son cabinet, détournèrent brusquement son attention.

— Entrez! dit-il passablement intrigué.

La porte s'ouvrit, et son intendant entra.

— Ah! ah! c'est toi . . . dit Liprani, en souriant, eh bien approche, que veux-tu?

Mais l'intendant restait debout, immobile soucieux.

Cette attitude frappe le prince qui se prit à l'examiner avec une attention inquiète.

— Voyons! . . . dit-il, tu ne me réponds pas. Qu'y a-t-il!

L'intendant remua la tête avec mélancolie.

— Il y a, répondit-il, qu'il se passe dans l'hôtel de Mme Murder, des choses extraordinaires . . . qui m'ont paru de nature à intéresser Monseigneur.

— Des choses extraordinaires! répliqua-t-il. Depuis quand? Et à quel propos?

— Je me trompe peut-être, répondit l'intendant; mais si cela est, monseigneur voudra bien n'accuser que mon zèle.

— Sans doute . . . sans doute, mais parle, qu'y a-t-il?

— Voici, monseigneur . . . et d'abord il y a une heure environ, j'ai vu sortir de l'hôtel, John fort affairé, les traits un peu bouleversés, et qui a passé près de moi, sans presque m'apercevoir . . . Or, je suis très lié avec John, monseigneur . . . et il m'a semblé singulier qu'il ne s'arrêtât pas comme d'habitude pour causer . . .

— Après . . . après . . .

— J'ai cru devoir me renseigner à ce sujet auprès des autres domestiques de l'hôtel, ils n'ont rien pu me dire . . . J'ai voulu, en cette occurrence, m'adresser à la petite Clémence qui a eu quelques bontés pour moi, mais il m'a été impossible de la rencontrer, et je me suis résigné à attendre le retour de John.

— Est-il revenu ?

— Il y a une heure.

— Et qu'as-tu appris ?

— John était allé commander une chaise de poste qui doit se rendre à l'hôtel vers minuit.

Le visage du prince s'éclaira.

— Bien ! dit-il, je suis heureux d'apprendre cela, et je te sais gré de ton zèle, mon ami ; mais rassure-toi, il n'y a rien là qui me surprenne, et la chose était prévue.

— Ah !

— Depuis quelques jours.

— C'est différent ! . . . Monseigneur sait alors que madame Murder doit quitter Paris cette nuit . . .

— Précisément.

— Et qu'elle n'emmène avec elle aucun de ses serviteurs ?

— Est-ce tout ce que tu avais à me dire ? ... demanda le prince, après quelques secondes de silence.

L'intendant fit un geste négatif.

— Non, monseigneur, répondit-il ... Mais ce premier insuccès n'encourage guère à continuer.

— Pourquoi donc, mon ami ? ... Tout ceci, au contraire, est fort intéressant, et tu me donnes là une véritable preuve de ton dévouement...

— Alors, je puis poursuivre ?

— Quelle heure est-il ?

— Dix heures quarante minutes.

— Eh bien, je te donne cinq minutes encore, fais vite, et après cela, tu retourneras à tes fonctions.

L'intendant s'inclina en signe d'obéissance.

— Le reste est peut-être moins important, dit-il, mais la chose m'a frappé en raison surtout de ce que je venais d'apprendre.

— De quoi s'agit-il ?

— Vers dix heures environ, je venais de quitter John, et je me disposais à venir rendre compte à monseigneur du résultat de ma conversation ... quand une voiture de place s'est arrêtée à la porte de l'hôtel de Lucenay.

— Je me suis aussitôt rejeté dans l'ombre

pendant que la portière de la voiture s'ouvrait, et j'en ai vu descendre . . .

— Qui ?

— Deux hommes !

— Qui sont entrés à l'hôtel de Lucenay ?

— C'est cela.

— Et quels étaient ces hommes ?

— Il ne m'a pas été possible de distinguer leurs traits ; mais la tournure de l'un d'eux m'a rappelé une personne que j'ai connue ici même, pendant quelques mois.

— Un de mes serviteurs ?

— Oui, monseigneur.

— Lequel ?

— Celui qui est parti l'autre soir, en compagnie d'un missionnaire . .

— Ah ! ah !

Liprani se redressa.

— L'ami de Buvard ! . . . ajouta-t-il presque aussitôt. Il paraît qu'ils n'abandonnent pas la partie . . . et ils veulent . . .

Il se tut, et se prit à réfléchir.

A ses yeux, l'intervention de Buvard en ce moment, ne devait pas être bien menaçante.

L'habile agent avait sans doute surpris quelques faits qui l'avaient mis sur la voie des nouveaux projets de Mme Murder, et il agissait dans le but de vérifier ce qu'il y avait de vrai dans les rapports qui lui étaient parvenus.

Mais qu'importait cela.

A cette heure suprême, Liprani n'avait plus rien à craindre, il le croyait du moins.

Il venait d'acquérir la certitude que Mme Murder était sincère, puisqu'elle avait tout préparé pour la fuite convenue; il savait qu'elle l'attendait, [et quelques minutes encore, et l'impunité lui serait à jamais assurée.

Quelle appréhension pouvait donc l'atteindre ?

Il sourit aux vains efforts de Buvard et haussa les épaules.

— Tu es un brave serviteur, dit-il alors à l'intendant, et je n'oublierai pas le dévouement que tu me témoignes; mais je crois que tu t'es exagéré l'importance des faits que tu as recueillis.

— Cependant, monseigneur.

— Oui, je comprends, j'apprécie ton émotion, et t'en sais plus de gré que tu ne peut le croire, mais je te le répète, il n'y a pas lieu de craindre en ce moment, et je sais ce que je dis.

— Je ferai ce que monseigneur ordonnera.

— A la bonne heure! . . . Et pour te prouver d'ailleurs que je tiens compte de tes avis, je vais te donner quelques instructions que tu suivras ponctuellement dès que je me serai éloigné.

— J'écoute, monseigneur.

— Tout-à-l'heure . . . je vais me rendre à l'hôtel de Mme Murder.

— Ah! . . .

— Je ne sais combien de temps j'y resterai, mais il se peut que j'y sois encore à minuit.

— Quand la chaise de poste arrivera?

— Tu comprends?

— Ah! monseigneur . . . j'ignorais.

— Si d'ici minuit, quelque chose d'inattendu se passait, tu m'entends bien! . . . Si quelque révélation de Clémence, per exemple, t'apprenait que je cours des dangers sérieux, *de quelque nature qu'ils soient*, n'hésite pas alors, je te donne carte blanche; viens hardiment me trouver, et quelque résistance qu'on t'oppose, retiens bien cet ordre: quelque résistance qu'on t'oppose, par tous les moyens en ton pouvoir, lu feras en sorte d'arriver jusqu'à moi.

— Vous pouvez compter sur mon courage.

— Je n'en doute pas.

— Mais d'après ce que monseigneur m'a laissé entrevoir, je doute maintenant . . .

— Et tu as raison . . . fit Liprani en souriant; ce que tu supposais est invraisemblable . . . aucun incident fâcheux n'est à redouter . . . Mais, dans la situation où nous nous trouvons, il faut tout prévoir, et je suis heureux que tu y aies songé pour moi.

Sur ces mots, Liprani se leva, prit son chapeau, son par-dessus, et gagna la porte, pendant que l'intendant le suivait à quelques pas.

Onze heures allaient sonner, et il se rendait chez Mme Murder.

Ce qui se passait à ce moment dans le cœur de Clotilde, serait bien difficile à exprimer.

Vers dix heures et demie, John était venu lui annoncer que ses ordres avaient été exécutés, et que la chaise de poste qu'elle avait demandée, se trouverait à la porte de l'hôtel à l'heure indiquée.

Et comme le fidèle serviteur allait s'éloigner après avoir rempli sa mission, une pensée soudaine traversa son esprit, et il revint sur ses pas.

— Qu'y a-t-il ? demanda vivement Clotilde.

— Oh ! presque rien, madame, répondit John ; seulement, je crois vous devoir communiquer un incident qui s'est produit tout-à-l'heure.

— De quoi s'agit-il ?

— Il y a quelques minutes, j'ai rencontré l'intendant de M. le prince Liprani.

— Ah ! et que vous a-t-il dit ?

— Mon Dieu ! presque rien, mais l'intendant est un homme habile, et à travers l'insignifiance de ses paroles j'ai cru deviner une intention évidente de m'interroger.

— Vraiment ! et à quel propos ?

— A propos de la voiture . . . du départ de Madame, et de mille autres petits détails qui témoignaient de sa part d'une espèce d'espion-

nage qu'il exerce sur l'hôtel. — Et puis . . .

— Qu'y a-t-il encore?

— Mme l'ignore sans doute . . . Mais si elle désirait cacher quelque chose au prince, il ne faudrait pas qu'elle se confiât trop à Mlle Clémence.

Clotilde fit un soubresaut.

— Clémence! dit-elle; Clémence! et que peut-il y avoir de commun entre cette fille et l'intendant du prince?

John ne répondit pas, et Clotilde frissonna.

Elle comprenait.

Son secret était entre les mains de cette fille, et, si elle rencontrait l'intendant de Liprani, son indiscretion pouvait tout perdre.

Une sueur glacée mouilla ses tempes.

Mais elle prit vite son parti.

D'ailleurs Clémence était à ce moment dans la serre; jusqu'à onze heures, il n'y avait rien à redouter et Clotilde espérait bien qu'alors le prince Liprani serait près d'elle.

Elle tourna vers John son visage résolu et sombre.

— Merci, John, dit-elle alors, d'un accent profond! merci, mon ami, vous êtes un bon et loyal serviteur, et il faut que vous m'en donniez encore une autre preuve.

— Que madame ordonne!

— Eh bien! écoutez-moi, John . . . écoutez-moi, et surtout observez à la lettre . . . ce que

je vais vous dire . . . Dans un instant . . . à onze heures . . . il s'en faut de cinq minutes, à onze heures donc, le prince Liprani viendra à l'hôtel.

— Bien, madame.

— Dès qu'il se présentera, vous l'introduirez sans le faire attendre.

— Ici? . . .

— Non, dans la chambre qui est située au fond de cet appartement et qui appartient à l'hôtel de Lucenay.

— Ce sera fait!

— Avant que la voiture que j'ai demandée n'arrive, j'ai à m'entretenir avec le prince, et je désire que personne, entendez-vous, personne ne vienne troubler notre entretien; vous fermerez donc la porte de la chambre derrière vous, quand vous y aurez introduit le prince, et vous veillerez dans l'antichambre! Au besoin même, vous vous ferez assister par Dubois et Germain, et vous empêcherez que nul ne puisse venir à moi, avant que je n'aie sonné.

John s'inclina.

— Ce sera fait comme madame le désire, répondit-il.

— Hâtez-vous, alors, et n'oubliez aucune de mes recommandations.

Et Clotilde se dirigea à pas rapides vers la chambre de l'hôtel de Lucenay.

Elle venait d'entendre le timbre de l'hôtel.
C'était le prince sans doute.
Elle voulait être prête à le recevoir.

XXXIV.

LE SECRET DE CLOTILDE.

Pendant les quelques secondes qui lui restaient, Clotilde adressa à Dieu une fervente et courte prière, mais elle se releva, comme réconfortée, et alla s'asseoir sur une causeuse adossée à un meuble en bois de rose sur lequel étaient étalés quelque papiers qu'elle avait consultés un moment auparavant.

Elle venait de s'asseoir quand la porte s'ouvrit.

— Monseigneur le prince Liprani, dit John, fait demander si madame veut bien le recevoir.

— Faites entrer ! répondit Clotilde, avec un dernier frémissement.

Un instant après, le prince entra dans la chambre et John fermait la porte derrière lui.

Le prince s'approcha alors de la jeune femme prit sa main qu'elle lui abandonna nonchalamment, et s'assit auprès d'elle.

— Combien vous êtes bonne, dit-il bientôt ; et combien je vous remercie du fond du cœur pour la confiance que vous me témoignez . . .

Vous ne saurez jamais, madame, à quel point vous me rendez heureux, et quel rayonnement divin votre amour donnera à ma vie . . .

Clotilde remua le front avec une douce et triste mélancolie.

— Ce n'a pas été sans combat, répondit-elle avec une tendre confusion, que j'ai pris cette détermination; mais il fallait sortir enfin de cette situation qui m'était faite, et j'ai cru que je pouvais m'en remettre à votre honneur et à votre amour.

— Chère Viviane!

— Vous voyez, du reste, avec quel abandon j'ai agi dès que ma résolution a été prise. Ce duel a bien été un peu cause de la précipitation que j'ai apportée dans tout ceci . . . Mon hésitation pouvait causer la mort d'un homme, et j'ai eu peur, je ne m'en cache pas. Cependant, tout est bien arrêté maintenant, et c'est sans le moindre regret que je vais entrer dans cette vie nouvelle qui s'ouvre devant moi.

— Je vous jure, Viviane, que vous n'aurez point à vous repentir . . .

— J'en suis convaincue.

— Ainsi nous allons partir?

— Tout-à-l'heure; une voiture doit venir nous prendre ici, vers minuit, et alors . . .

Le prince voulut reprendre la main de la jeune femme; mais celle-ci le repoussa doucement, et avec un sourire dont l'expression, sembla singulière à Liprani.

— Ecoutez-moi, continua-t-elle ; nous avons encore trois bons quarts d'heure à nous, et je voudrais les employer à obtenir quelques renseignements sur des faits que vous ne connaissez peut-être qu'imparfaitement, mais dont j'espère cependant que vous pourrez éclairer certaines obscurités.

— Quels faits ? dit Liprani avec intérêt.

— C'est bizarre . . . et vous allez rire de moi . . . Mais que voulez-vous, l'esprit de la femme est ainsi fait, que bien souvent ce sont des causes, pour ainsi dire secondaires, qui éveillent en elle des sentiments que des raisons supérieures resteraient impuissantes à provoquer . . . Et si mes regards vous ont remarqué du premier jour où je vous ai vu, mon être tout entier n'a été véritablement ému quelle jour où des événements dramatiques vous ont désigné à la curiosité publique.

— Vraiment ! fit Liprani en souriant, et à quels événements dois-je cet intérêt, que je bénis, puisqu'il m'assure un bonheur auquel je n'aurais jamais osé prétendre ?

— C'est l'attaque nocturne dont votre hôtel a été le théâtre.

— Quel souvenir ! fit le prince indifférent.

— Oh ! je ne veux pas parler du fait sanglant en lui-même, de ces deux hommes que vous avez courageusement tués ou blessés, en défendant votre vie . . . mais de la révélation qui en a été la conséquence, et à laquelle

nous avons dû de connaître certaines particularités de votre existence.

— Que voulez-vous dire, Viviane? objecta Liprani.

— Oh! j'ai tout appris! dit Clotilde.

— Quoi?

— L'histoire de votre frère . . . jumeau! et celle plus terrible du crime dont il s'est rendu coupable.

— On vous a dit?

— Remerciez l'indiscret qui s'est chargé de ce soin, puisque c'est à lui que vous devez le profond sentiment que je vous ai voué.

— Est-ce possible?

— Cela peut paraître étrange, poursuivit Clotilde, après un moment de silence, et pourtant rien n'est plus naturel, ni plus logique. Ne savais-je pas que vous aviez été malheureux; que votre âme déchirée souffrait de cette existence qui était devenue pour vous, le plus cruel des fardeaux!

Je me suis mis à songer à vous, sans pouvoir en détacher ma pensée pleine de compassion, et l'amour est entré dans mon cœur par la brèche que la pitié y avait faite!

D'ailleurs il faut tout dire! à ce moment solennel où nous sommes, il ne doit plus y avoir de voile entre nous, n'est-ce pas? et à ce sentiment fait d'affection et de pitié se mêlait encore une curiosité, malsaine sans doute, mais

qui avait sa raison, dans mon passé à moi, lequel a bien aussi ses mystères.

Liprani fit un mouvement sur ces derniers mots, et regarda la jeune femme avec plus d'attention.

— Votre passé . . . un mystère ! répéta-t-il.

— Oui ! fit Clotilde. Vous ignorez cela, et peut-être est-il bon que je vous en fasse part.

— Qu'est-ce donc ?

— Une horrible chose.

— Parlez.

— Figurez-vous que j'ai connu cette malheureuse jeune fille qui a été trouvée assassinée un soir, dans un hôtel de la rue de Rennes.

— Vous ! fit Liprani, en frissonnant involontairement.

— Pauvre Clotilde ! . . . continua la jeune femme, je l'avais vue avant l'attentat dont elle a été victime . . . et je l'ai retrouvée quelques mois après . . . sa raison l'avait presque abandonnée . . . Un effroyable doute était resté dans son esprit, que rien n'était venu éclairer, et qui pesait sur sa pensée comme une honte, presque comme un remords !

— Je ne vous comprends pas ! interrogea Liprani.

— Non ! poursuivit la jeune femme ; il y a des délicatesses de sentiment qui échappent à l'appréciation des hommes, et pourtant, la malheureuse jeune fille mourait de cette délicatesse . . . elle s'épouvantait à la pensée de rentrer dans

un monde qui l'accueillerait avec des rires sceptiques, et cent fois depuis, elle forma le projet d'aller s'enfermer à jamais, dans la solitude d'un cloître.

Et comme en parlant de la sorte le front de Clotilde s'était couvert d'une vive rougeur, un frémissement profond s'empara de Liprani; son œil s'éclaira de lueurs subites, et il se rapprocha de la jeune femme qui cette fois, trouva la force de lui abandonner sa main.

Un sourire doux et tendre relevait la lèvre du prince.

— Pauvre jeune fille! . . . dit-il, d'une voix caressante, et je comprends maintenant ces paroles dont le sens m'échappait tout-à-l'heure . . . Ah! que n'aurais-je pas donné pour la rencontrer alors . . . Moi seul, peut-être, j'eusse pu calmer sa douleur en dissipant ses doutes, car le crime m'était connu dans ses moindres détails . . . Le misérable Léo me les avait racontés avec ce cynisme qui se raille des plus respectables sentiments, et, après le récit que je lui aurais fait, il ne serait resté dans son esprit aucune ombre, dans son cœur chaste et pur aucune appréhension . . .

Le prince s'arrêta.

Pendant qu'il parlait, Clotilde s'était levée, la poitrine haletante, le regard plein de flammes, les dents enfoncées sur ces lèvres, qu'elle mordait jusqu'au sang.

En même temps son visage s'éclairait, son front avait comme un resplendissement de joie céleste, et ses mains se crispèrent avec une sombre énergie sur le velours de la chaise-longue.

— Vous êtes sûr de ce que vous avancez? . . . dit-elle, la gorge serrée.

— Sur ma vie, je le jure, répondit le prince. Et, cherchant à attirer la jeune femme contre sa poitrine:

— Ce n'est pas, continua-t-il, d'un ton plus bas et plus ardent, que le misérable n'ai amèrement regretté depuis d'avoir, cette nuit fatale, respecté sa victime, elle était exceptionnellement belle ainsi, presque autant que vous l'êtes vous-même, ma Viviane bien aimée; ses longs cheveux dénoués flottaient épars sur ses épaules, l'ardeur de son regard irrité donnait à sa physionomie un accent farouche qui attirait à l'égal d'une provocation, et nul n'eût été maître de lui, en présence de tant de charmes mêlé à tant de désordres . . C'est du moins ce qui m'a été dit! . . Mais quoi! . . La situation était horrible, le misérable ne songeait qu'à son œuvre de sang, et quand il sortit de la chambre du crime, l'honneur de Mlle Clotilde de Lucenay était intact!

Clotilde roula sa tête dans ses mains et éclata en sanglots.

— Mon Dieu! mon Dieu! dit-elle avec ex-

plosion. Ah! vous me deviez cette joie, après les tortures inouïes de ces cinq années, et elle est complète et je vous bénis!

Puis, comme le prince voulait entourer sa taille de son bras et effleurer son front de ses lèvres . . . elle s'arracha brusquement de cette étreinte, et alla se réfugier à l'autre bout de la chambre, avec un rire nerveux et sec.

Le prince eut une contraction irritée des sourcils.

— Qu'avez-vous donc, Viviane? interrogea-t-il, hésitant et surpris.

— Eh! je ne m'appelle pas Viviane! . . . répondit la jeune femme d'un ton plein d'emportement.

— Cependant . . .

— Vous savez bien quelle est la femme
Cvous avez devant vous.

que— Madame . . .

— Et vous savez que cette femme s'appelle
Clotilde de Lucenay!

Il y eut un silence.

Clotilde avait appuyé sa main sur le meuble en bois de rose, et ses doigts frémissants cherchaient instinctivement à en ouvrir un des tiroirs.

Le prince ne savait plus que penser de ce changement d'attitude, et il s'obstinait encore à croire qu'il n'était que le résultat d'une crise nerveuse due à la révélation qu'il venait de faire.

La pensée d'une trahison ne lui était pas venue encore ! mais la pente l'entraînait malgré lui, et il se sentait comme sur un sol mouvant qui se fut dérobé en oscillant sous ses pieds.

Tout à coup, une pâleur livide se répandit sur ses traits, et il prêta l'oreille.

XXXV.

DEUX COUPS DE FEU.

Le bruit d'une altercation violente était venu à lui de l'antichambre, et il lui avait semblé reconnaître la voix de son intendant.

Il jeta un regard vit et prompt du côté de Clotilde, et remarqua sur ses traits l'expression d'une joie éclatante.

— Qu'est ceci ? demanda-t-il, envahi soudainement par le soupçon de la réalilé.

Et comme la jeune femme se taisait, il marcha à pas précipités vers la porte qu'il voulut ouvrir.

Mais la porte était fermée au dehors !

Il se retourna alors vers Clotilde, et si la jeune femme eût été moins préoccupée d'elle-même, elle eût été frappée d'horreur à la vue de ses traits contractés et du regard de hyène dont ses yeux venaient de s'allumer.

Ce n'était plus le prince Liprani . . . c'était

Léo dans toute la hideuse expansion de la fureur qui gonflait sa poitrine.

— Ainsi, c'était un piège! balbutia-t-il, les dents serrées et les poings crispés. Tout ce que j'ai entendu jusqu'ici n'était que mensonge, tout ce que vous m'avez fait espérer était la plus épouvantable des illusions . . . Répondez! répondez, madame . . . Car en dépit de votre attitude, malgré tous les soupçons qui m'envahissent, je doute encore, et j'ai peine à croire.

La jeune femme éclata en un rire strident.

— Le misérable! 's'écria-t-elle, mais sur quel infâme et monstrueux amour . . . comptiez-vous donc, et quelle lâche complicité attendiez-vous de votre victime? Mais, je sais tout! Vous ne le devinez donc pas encore! Mais depuis le jour où je vous ai revu, j'ai compris que Dieu mettait enfin la victime en présence de son assassin. Alors, j'ai voulu tout savoir, tout apprendre, tout connaître, afin que lorsque l'heure de la vengeance sonnerait, il n'y ait plus pour vous d'autre refuge que le bagne, d'autre issue que l'échafaud.

— Et vous avez attendu cinq années! fit Liprani en l'arrêtant.

Il marchait agité et livide à travers la chambre, jetant à droite et à gauche des regards fauves en labourant son crâne de ses deux mains irritées, proférant des paroles pleines de haine et de sang.

Clotilde, elle, ne bougeait pas.

Droite, immobile, le front haut, elle suivait avec une profonde attention chacun de ses mouvements, prête à tout, si la situation devenait plus menaçante.

Mais jusque-là, Liprani obéissant à la fureur aveugle qui s'était emparée de lui — qui sait même — il y avait peut-être encore à cette heure, plus d'étonnement encore que de colère.

— Cinq années! Vous avez attendu cinq années! répéta-t-il, comme si une dernière lueur d'espoir lui fût restée.

— Oui, répliqua Clotilde d'un ton amer, et cette longue attente à été terrible . . . Mais il ne fallait pas se tromper dans l'œuvre implacable que j'avais entreprise, il fallait que le jour venu, je puisse frapper à coup sûr, et pour cela, je n'ai reculé devant aucune démarche et j'ai appelé à moi tout ce qui pouvait m'éclairer et m'aider.

— Buvard et Mulot! fit Liprani d'un ton railleur.

— Qu'importe l'instrument, si le but est atteint.

— Et vous croyez avoir réussi?

— Vous en doutez.

— J'ai été une fois déjà bien près d'être trahi, et vous, voyez cependant que je me vois près de vous.

— Parce que j'ai suspendu moi-même l'ac-

tion des hommes qui m'aidaient . . . Mais aujourd'hui . . .

— Que ferez-vous ?

— Vous le demandez ?

— N'ai-je pas demandé Léo pour me sauver.

— Sans doute ! répliqua Clotilde, mais moi, j'ai lu, dans ce meuble, depuis plus d'une année, tous les documents qui établissent que ce Léo n'a jamais existé.

— Et vous ne vous en êtes pas servie ?

— Je voulais savoir.

— Ouoi !

— Ce que vous venez de m'apprendre.

Liprani releva vers la jeune femme son regard plein de flammes sombres, pendant qu'un sourire cynique venait crisper sa lèvre.

— J'at dit ! . . . répondit-il, et, même à ce moment, je ne veux point m'engager, car c'est la vérité. Seulement, le regret que j'exprimais tout-à-l'heure, d'avoir respecté ma victime, est singulièrement atténué par l'occasion que m'offre cet entretien, et il est toujours prudent de réparer les sottises que l'on a faites.

— Que voulez-vous dire ?

— Ne le devinez-vous pas, à votre tour ?

— Quoi ! quoi ! acheves . . .

Et la main de la jeune femme, s'enfonça fièvreusement dans un tiroir qu'elle venait d'ouvrir.

Liprani haussa les épaules :

— Regardez ! continua-t-il ; nous voici tous les deux, seuls, en présence ; vous venex de me confier le trouble qu'un simple soupçon avait, pendant cinq années, jeté dans votre esprit . . . et vous croyez que devant une semblable déclaration, il peut me rester la moindre hésitation ! Ah ! vous êtes femme, toujours ; et jamais proie plus belle ne s'est présentée à la convoitise d'un homme.

— Le malheureux !

— Et tenez, je ne sais si je vous aimais, avant de venir . . . J'ignore si le désir de votre possession a jamais amené un frisson sur ma chair . . . Mais à cette heure, ce danger que je cours, cette perspective sanglante dont votre haine me menace, eh bien ! tout cela a éveillé en moi cette ardeur à laquelle je ne croyais pas moi-même, et je vous jure, entendez-vous, je vous jure que je ne sortirai pas d'ici sans que vous m'ayez appartenu.

Clotilde fit un mouvement.

— Mais vous êtes entouré par des gens qui me sont dévoués, s'écria-t-elle en pâlisant ; il y a là les deux hommes dont vous parliez et qui accourront au moindre cri ; il y a de ce côté l'homme que j'aime, que je n'ai jamais cessé d'aimer, et qui se précipitera à mon secours au premier appel que je lui adresserai. Enfin !

Liprani écoutait à peine ce qu'on lui disait. Pendant que la jeune femme parlait, il s'était

successivement dirigé vers les deux portes visibles qui ouvraient sur la chambre et avait brisé dans la serrure de chacune d'elle la pointe ou la lame de son poignard.

Puis, rejetant loin de lui l'arme dont il venait de faire usage, et qui ne lui était plus utile, il se tourna d'un air résolu vers Clotilde.

— Ceux-là ne viendront pas où ils arriveront trop tard, répondit-il froidement! Ah! vous avez cru qu'il suffirait de proférer des menaces pour effrayer l'homme que vous avez devant vous! Vous croyez que je me laisserai prendre au piège comme un niais, et que je ne tenterai rien lorsque vous m'aurez acculé dans une impasse d'où l'on ne sort que pour aller au bagne et à l'échafaud . . . Eh bien! . . . détrompez-vous et apprenez à me connaître tout entier . . . Je suis perdu, dites-vous . . . soit! Mais, malheur à vous qui l'avez voulu, et qui m'avez amené à ce point où nous sommes!

En prononçant ces mots, Liprani fit lentement quelques pas vers la jeune femme.

Son visage avait revêtu un air de résolution effrayante . . . ses sourcils s'étaient contractés . . . et un éclair farouche jaillissait de chacun de ses regards.

On eût dit, à le voir s'avancer ainsi, qu'il savourait d'avance la vengeance qu'il se promettait.

Jamais, d'ailleurs, Clotilde n'avait été plus

belle ni plus désirable . . . et qui sait! — le cœur des criminels est insondable — peut-être qu'à cette heure il était sincère, et que le désir s'était tout à coup allumé dans son cœur.

Quant à Clotilde, elle l'attendait! . . .

Une transformation bizarre s'était opérée aussi en elle; une énergie inouïe se trahissait sur tous ses traits, et elle ne quittait pas Liprani du regard.

Quand elle eut bien compris que ce dernier était résolu et que rien désormais ne pouvait plus le détourner de l'odieux projet qu'il avait conçu, elle se rejeta brusquement en arrière, se dressa frémissante avec un cri de colère, et dirigeant sur sa poitrine le canon d'un revolver qu'elle venait de tirer du meuble en bois de rose . . .

— Si vous faites un pas de plus, dit-elle, d'une voix forte et vibrante, je vous tue sans pitié.

Mais cette nouvelle menace ne devait pas arrêter Liprani, il jeta un éclat de rire nerveux, et se précipita vers la jeune femme.

Au même moment, un coup de feu retentissait et deux cris partirent à la fois.

Pendant quelques secondes, un nuage épais enveloppa la scène qui suivit, mais dès qu'elle se fut dissipée, on eût pu voir Liprani entourant de ses bras nerveux la jeune femme, qui se débattait avec violence.

— A moi ! à l'aide ! criait-elle en désordre,

— Ah ! tu as peur ! n'est-ce pas ? tu as peur !
ricana Liprani en comprimant ses lèvres de sa main de bronze.

— Gardener ! Gardener ! balbutia encore Clotilde, d'une voix étouffée en faisant un effort héroïque pour se dégager.

Elle était perdue peut-être, mais la colère folle qui gonflait sa poitrine décupla tout à coup ses forces, et elle parvint à dénouer les mains du misérable qui entouraient sa taille.

Elle courut à l'autre extrémité de la chambre et visant de nouveau Liprani qui revenait de son côté, et un second coup de feu retenti ! . . .

Puis, haletante, hors d'haleine, livrée, à toutes les épouvantes, elle s'affaissa sur elle-même et s'évanouit . . .

Au même moment les deux portes s'ouvrirent avec bruit, et d'un côté, Buvard et Mulot, se précipitaient vers Liprani qui venait de rouler sur le parquet la poitrine ouverte par une horrible blessure, tandis que de l'autre Gardener accourait à temps pour recevoir la jeune femme dans ses bras ! . . .

La balle avait atteint Liprani à la gorge, et de la blessure énorme, le sang coulait en abondance.

Il n'était pas mort cependant ; et sa bouche ordue par la douleur autant que par colère,

proférait des imprécations qu'il adressait à Dieu et à Clotilde.

Il se roulait à terre, la lèvre écumante, les ongles accrochés au tapis de la chambre, le regard imprégné de rage impuissante.

Il appelait à son aide toutes les divinités infernales, et tentait de se traîner jusqu'à Clotilde qu'il voyait étendue non loin de lui.

XXXVI.

APRÈS L'ARRÊSTATION.

Mais Buvard et son compagnon l'observaient avec un profond intérêt, et comme il allait s'élancer sur la jeune femme dans un dernier effort, où il avait réuni ce qui lui restait de forces, Mulot lui mit brutalement le pied sur la poitrine, et caressa sa tempe du bout de son revolver.

— Là ! Là ! mon cœur, dit-il d'un ton railleur, tenons-nous en paix, pour l'amour de Dieu . . . Dans l'état où vous voilà, je crois que c'est encore ce qu'il y a de mieux à faire.

Liprani retomba inerte sur le parquet, et ses dents grincèrent.

Mulot se répandit en un éclat de rire.

— Ah dame ! . . . Je comprends ça, dit-il, et c'est gênant d'être arrêté ainsi, au moment

où l'on croyait n'avoir plus rien à craindre . . . Mais bah ! . . . il faut espérer que la blessure n'est pas aussi grave que vous pouvez le redouter, et j'espère bien qu'il nous sera permis de vous voir figurer en cour d'assises . . . et je vous promets que nous aurons du monde ce jour-là !

Cependant l'évanouissement de Clotilde n'avait été que passager.

Le bonheur ne tue pas quoi qu'on dise, et quand elle rouvrit les yeux, quand elle reprit l'usage de ses sens, et qu'elle vit agenouillé à ses pieds Gardener pleurant et suppliant, les lèvres pour ainsi dire attachées à ses mains, un long cri de joie souleva sa poitrine, son visage s'éclaira d'un rayonnement divin, et elle l'attira sur son cœur par un mouvement plein d'ivresse et d'oubli.

— Ah ! Dieu est bon ! . . . s'écria-t-elle éperdue . . . Gardener vous, près de moi ! c'est donc vrai ! Nous voici donc réunis à jamais ! Et rien maintenant ne pourra plus nous séparer ni menacer notre bonheur . . . O je t'aime ! Je t'aime ! Je t'aime ! . . .

Elle attira sous ses baisers le front de son fiancé, et s'oublia en ce moment dans cette extase de l'âme qui semble élever la créature humaine au-dessus des misérables aspirations de la terre.

Puis, comme si une dernière terreur s'em-

paraît d'elle, comme si un dernier doute pénétrait encore son cœur, elle se leva droite et résolue, et prenant les deux mains de Gardener dans les siennes :

— Partons ! dit-elle, partons ! ne restons pas une seconde de plus dans cette chambre ensanglantée . . . Il y a là, une chaise de poste qui nous attend . . . Venez ! venez ! Gardener, Dieu nous voit et nous bénit . . . Nous avons souffert parce que nous avons aimé ! . . . Le drame sinistre du passé est fini . . . Allons vers l'avenir qui s'ouvre à nous plein de promesses.

Et entraînant Gardener, elle marcha d'un pas ferme vers la porte.

Toutefois, pour y arriver, il fallait passer près de Liprani, et en les voyant près de lui, ce dernier avait fait un geste de fureur.

Il voulut se lever . . .

Ses doigts irrités se crispèrent sur la jambe de Gardener qu'il voulut attirer de lui . . .

Il y eut un moment de silence anxieux.

Mais Mulot veillait, et d'un coup bien appliqué du manche de son revolver, il le força à lâcher prise.

— La bête a encore son venin ! dit-il en même temps, il faut ouvrir l'œil . . .

Et s'efforçant, pour livrer passage à Clotilde qui venait de faire un mouvement d'horreur à la vue de la blessure sanglante de Liprani.

— N'ayez pas peur, ajouta-t-il, nous som-

mes là . . . nous autres, et le reste nous regarde . . . avant demain, l'honorable prince Liprani aura pris son quartier d'été à Mazas!

Clotilde n'en entendit pas davantage.

Elle prit le bras de Gardener profondément ému, franchit le seuil de la porte, et descendit rapidement l'escalier.

La voiture stationnait dans la rue depuis quelques minutes.

Dès que les deux amoureux parurent, un valet de pied ouvrit la portière, abattit le marche-pié et Clotilde monta.

Gardener la suivit de près.

Puis, le cocher fouetta les cheveux, et la voiture partit.

Ainsi que l'avait dit la jeune femme, le drame du passé était clos . . . et le poème de l'avenir s'ouvrait!

Ils voyagèrent une partie de la nuit, et du jour suivant.

Ils allaient un peu à l'aventure.

Quand ils s'arrêtèrent enfin, Gardener et Clotilde ne savaient guère où ils étaient!

— Où allons-nous demanda le jeune homme.

— Mon bonheur, ma vie, sont entre vos mains, répondit la jeune femme, disposez-en à votre gré?

Ils venaient de franchir la frontière de Suisse . . . ils étaient sur les bords du lac de Genève . . . ils n'allèrent pas plus loin! . . .

Quant à Liprani, le sort qui l'attendait fut un peu plus long à régler, et voici ce qu'on lisait, à ce propos, dans les journaux de l'époque quelques mois après l'événement que nous venons de raconter, et à la suite duquel il avait été enfermé à Mazas, ainsi que l'avait annoncé le sieur Mulot.

„Les romanciers des temps modernes vont souvent chercher bien loin des sujets bizarres, invraisemblables, qu'ils exagèrent même presque toujours, croyant offrir à leurs lecteurs une pâture mieux appropriée à leur goût.

„Ils pourraient cependant trouver dans la vie réelle, pour ainsi dire sous leurs yeux, dans l'étude de notre société, si troublée, tous les éléments de récits à la fois intéressants et vrais.

„Ce qui s'est passé il y a quelques mois en est un exemple entre mille.

„On se rappelle le drame de la rue de Rennes, dont nous avons rendu compte, à l'époque, et qui s'est passé, il y a cinq années, dans des circonstances exceptionnellement dramatiques!

„L'assassinat de Mlle Clotilde de Lucenay était toujours resté un mystère pour le public, et la justice, tout en reconnaissant que la personne arrêtée, au lendemain du crime n'était pas le véritable coupable, n'était jamais parvenue à faire la lumière sur cette ténébreuse affaire.

„Cinq années s'étaient écoulées depuis, et

l'on commençait à désespérer d'atteindre jamais le vrai criminel, lorsque tout à coup, l'arrestation du prince Liprani vint réveiller l'attention publique, et donner le mot si longtemps cherché de cette énigme.

„Le prince Liprani était un des gentlemen les plus connus du monde élégant de Paris; il avait des relations dans les plus hautes régions de la société, et il paraissait impossible d'admettre qu'il pût être soupçonné d'une pareille infamie.

„Cependant, une nuit, il fut arrêté dans l'hôtel d'une certaine Mme Murder, que toutes les versions s'accordent à désigner, comme Mlle Clotilde de Lucenay elle-même.

„Bien que le prince soit présentement enfermé à Mazas, que l'instruction qui le concerne soit terminée, et qu'il doive se présenter demain devant la cour d'assises, on comprend le sentiment de réserve qui nous est commandé, et la discrétion que nous devons garder jusqu'au jour où les débats s'ouvriront.

„Toutefois, il existe certains faits acquis déjà de notoriété publique, que nous pouvons confier à nos lecteurs dès à présent, ils serviront à éclairer ceux qui ont oublié le crime de la rue de Rennes, et leur faciliteront l'intelligence des points obscurs sur lesquels le prince sera particulièrement appelé à s'expliquer.

„Il ne paraît pas probable que Mlle de Lucenay paraisse devant son meurtrier. On la

dit en ce moment à l'étranger, avec son mari, M. Jules Gardener, celui-là même qui avait été un moment arrêté sous l'inculpation d'assassinat.

„Mais ce qu'il y aura de vraiment curieux, ce sont les dépositions des deux agents de la police de sûreté qui sont indiqués, comme ayant joué dans toute cette affaire, et durant cinq années, un rôle des plus actifs, qui avait pour but final la recherche et l'arrestation du vrai coupable.

„Voici les choses bizarres que nous avons recueillies à ce sujet, et que l'on retrouvera demain dans l'acte d'accusation.

„Buvard, un des agents les plus habiles de la sûreté, avait suivi, paraît-il, Jules Gardener, à sa sortie de prison, à l'effet de surveiller ses démarches, et d'arriver ainsi à découvrir, si réellement il avait pris part à la tentative criminelle de la rue de Rennes.

„Cette poursuite obstinée, incessante, cette vie d'observation de tous les instants, à travers toutes les péripéties d'une existence de voyage, qui a mené Buvard presque dans les mers de l'Inde, rappelle les épisodes les plus saisissants d'un roman de Cooper, et toutes les émotions, que l'on recherche dans les livres d'Edgar Poë.

„Nous n'avons pas dû y insister, et nous sommes assuré d'avance qu'un jour quelque

écrivain amoureux de l'étrange ira chercher là un sujet palpitant d'un intérêt certain.

„Quoiqu'il en soit, Buvard avait acquis la certitude que l'homme qu'il suivait n'était pas l'assassin qu'il voulait atteindre, et quand il revint à Paris, il s'était mis pour ainsi dire au service de Gardener, et c'est leur action commune, aidée plus tard dans les circonstances les plus bizarres par Mme Clotilde de Lucenay, qui a fini par provoquer l'arrestation du prince Liprani.

„Ce dernier n'est pas, du reste, un criminel vulgaire, et l'intelligence, l'énergie, les qualités réelles qu'il a déployées pour arriver à son but, doivent faire regretter qu'il n'ait pas cherché dans une autre voie la satisfaction des ambitieuses aspirations dont il était dévoré.

„Le système de défense qu'il a adopté est des plus singuliers.

„Il prétend qu'il a un frère jumeau, vil misérable aux plus sinistres instincts, qui est seul coupable des crimes odieux dont on veut le rendre responsable et dont il prétend être innocent.

„C'est ce que l'instruction a dû éclaircir.

„Ce travail délicat autant qu'important a été confié à M. de la Chataigneraie, juge d'instruction, qui est une des lumières du parquet de Paris, et l'on assure que son rapport restera comme un modèle de clarté et de précision.

„Les indiscretions qui nous sont parvenues

à la dernière heure nous autorisent même à affirmer que le système du prince y est combattu victorieusement et que l'histoire des deux frères jumeaux, notamment, s'y trouve réduite aux proportions d'une fable ingénieuse à l'aide de documents authentiques, dont on doit la communication à Mlle de Lucenay!

„Nous aurions bien des choses à ajouter encore à ce qui précède, mais à la veille des débats de cette grave affaire, nous nous permettrons d'ajourner nos réflexions, et de renvoyer nos lecteurs, à notre numéro de demain.

„Deux de nos sténographes ne quitteront pas le palais; ils nous transmettront d'heure en heure les résultats de l'audience; nous pourrons répondre ainsi à la curiosité publique en donnant deux éditions dont l'une paraîtra à cinq heures du soir, et la seconde à dix.“

Cette citation, que nous avons cru devoir faire *in extenso*, témoigne du vif intérêt que le public attachait à cette affaire, et nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'elle fut suivie par une foule de spectateurs, parmi lesquels on remarqua toutes les notabilités de la presse, de la magistrature, du grand monde et même du monde galant.

XXXVII.

LA CONDAMNATION.

Les débats durèrent une semaine, et ne se terminèrent que le huitième jour, fort avant dans la nuit.

Nous n'avons pas à raconter la physionomie ni même les incidents de ces débats. — Le lecteur qui a bien voulu s'intéresser à notre récit sait à peu de choses près ce qui a dû se passer. Toutefois nous ne pouvons nous dispenser de donner quelques détails sur l'attitude du prince Liprani, dont la vie était engagée et qui n'ignorait pas la gravité des charges redoutables dont il allait être accablé.

Il fut admirable de tenue et de modération, et il ne se départit pas une seule fois de la réserve et de la discrétion d'un véritable gentleman.

Son système, comme on le pense bien, différa peu de celui qu'il avait présenté une fois devant M. de la Chataigneraie, et il reproduisit devant le jury la fable des deux ménechmes avec une assurance, un aplomb qui, à plusieurs reprises, ébranla la conviction des jurés.

Il y avait bien, il est vrai, les documents authentiques produits par Mlle de Lucenay, et qui attestaient qu'il n'y avait jamais eu de frères jumeaux.

Mais le prince était un homme habile, et il n'eut pas de peine à jeter une sérieuse obscurité dans les documents qui lui étaient opposés.

Il produisit des lettres de référence excellentes, signées par les meilleures maisons de Londres et de l'Inde, celles mêmes qui avaient été victimes des vols audacieux de l'aventurier Léo, affirmèrent de la façon la plus éclatante qu'il ne fallait établir de confusion entre ce misérable et le prince Liprani, qui avait toujours payé ses dettes avec une générosité presque aveugle.

Plusieurs poussèrent le dévouement jusqu'à déclarer qu'ils avaient vu les deux jumeaux dans des conditions telles qu'il ne leur était pas permis de supposer qu'il pût s'élever de doute sur leur existence.

On comprend que de pareilles dépositions durent exercer une influence des plus sérieuses sur l'esprit des jurés, surtout si l'on ajoute que la défense du prince Liprani avait été confiée à l'une des sommités du bureau, un de ces hommes qui mettent trop facilement au service des plus mauvaises causes, un talent de parole, une séduction de renommée auxquels il est difficile de résister.

Il y eut même dans la plaidoirie du célèbre avocat une partie qui impressionna plus profondément l'auditoire, et à laquelle fut due, on peut le croire, l'espèce d'atténuation que l'on remarqua dans les termes de la sentence, et jusque dans l'application de la peine.

Me *** parla de la cellule no 7!

Il en fit, pour ainsi dire, l'historique, et trouva dans le passé quelques exemples de malheureux qui y avaient subi de longs mois de détention, et que cependant le verdict du jury avait rendu à la liberté,

Les détenus innocents!

C'était là un thème où il pouvait trouver de nobles et généreux accents, il rappela le souvenir de Lesurques, de Lesnier et de quelques autres, et finit par jeter le trouble et l'hésitation parmi ceux qui l'écoutaient sans défiance.

Il n'en fallut pas davantage, et dès lors le prince fut regardé comme sauvé, tout au moins de la mort, qui semblait le menacer depuis la commencement.

Jusqu'au dernier moment cependant la plupart de ceux qui avaient assisté aux débats étaient convaincus qu'il éviterait la condamnation capitale.

Il n'y avait, en effet, que deux suppositions admissibles.

Où le prince Liprani était coupable, ou il était innocent.

Innocent, il devait être acquitté! et reprendre sa place dans la société.

Coupable, il devait être condamné, et la mort semblait le seul châtiment qui pût lui être appliqué après les crimes qu'il avait commis!

Et pourtant, il ne fut ni déclaré innocent, ni condamné à mort!

C'est toujours le mystère des circonstances atténuantes.

Le prince Liprani fut donc condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Peut-être ce résultat fut-il dû, en partie, à l'absence de Mlle de Lucenay et de Gardener.

L'un et l'autre avaient disparu, et depuis le jour de l'arrestation du prince Liprani, on n'avait plus entendu parler d'eux.

Ils étaient à l'étranger . . . mais personne n'eût pu dire où ils se cachaient.

Leur absence profita évidemment au criminel; l'avocat qui le défendait sut en tirer un parti habile, et c'est plus à ce fait qu'à son éloquence même, qu'il dut de le sauver.

L'effet que produisit cette condamnation fut immense dans la société parisienne où Liprani était si connu, et où il avait tenu si longtemps une place importante.

Mais nous avons à peine besoin de le dire, l'émotion dura quelques semaines au plus, au bout desquelles l'indifférence succéda à la curiosité.

C'était un homme à la mer.

Le flot s'était refermé sur lui, et bientôt on n'y pensa plus.

Quant au prince, il fut dirigé à quelque temps de là sur Toulon, où un navire devait le prendre pour le conduire à la Nouvelle-Calédonie.

Le rôle qu'il a rempli serait donc à peu

près fini: mais il nous reste encore à faire connaître au lecteur, un dernier épisode, auquel il se trouve mêlé, et qui est comme la conclusion naturelle de ce récit.

FIN DE LA DEUXIEME PARTIE.

ÉPILOGUE.

Quelques mois après les événements que nous venons de raconter, par une belle matinée du mois de mai, une jeune femme sortit d'une charmante villa située à l'extrémité de Menton, sur la route de Monaco, et se dirigea vers la grève, tenant par la main une jolie petite fille aux épaules et aux bras nus, et dont les cheveux noirs tombaient en flots épais sur son dos.

Menton, nul ne l'ignore, est une petite ville située sur les bords de la Méditerranée, presque entièrement habitée par des étrangers, qui fuient les contrées du nord pour venir chercher le ciel bleu et le soleil que les latitudes exceptionnelles ne leur refusent jamais.

La jeune femme dont nous parlons était arrivée depuis peu de temps.

On ne savait ni qui elle était ni d'où elle venait; elle vivait à part, presque seule avec une vieille servante, qui causait peu, et elle ne paraissait guère s'occuper d'autre chose que de l'enfant qu'elle avait avec elle.

On ignorait même jusqu' à son nom.

On savait seulement que la petite fille s'appelait Léona, et les voisins de la villa avaient pris l'habitude de désigner la jeune femme par le nom même de sa fille.

Ils l'appelaient Mme Léona.

Elle était jeune, presque jolie, mais elle paraissait souffrante et toussait beaucoup !

On supposait qu'elle n'était venue au pays que pour soigner sa santé menacée ; et comme elle était fort douce, quelle ne demandait rien à personne, on l'avait prise en vive sympathie, et on lui avait fait le meilleur accueil.

Le lecteur a déjà deviné, sans doute, que cette jeune femme n'est autre que la *Pâlotte*.

Après la mort de la *Balafrée*, elle avait recueilli la petite Léona, et ne l'avait plus quittée.

Le *Pâlotte* n'était pas riche, et, dans les premiers moments elle s'inquiéta un peu de ce qu'elle allait faire de cette chère enfant que le ciel lui confiait !

Tout d'abord elle songea à travailler . . .

Mais elle n'avait jamais rien appris, et s'effrayait de la tâche retoutable qu'elle allait accepter.

La mère Rebours était une ressource, il est vrai, et elle savait bien qu'elle trouverait là un refuge assuré pour les mauvais jours de l'avenir.

Mais la *Pâlotte* avait d'autre idées.

La mission qui lui incombait, elle voulait le remplir seule; il lui semblait qu'elle serait plus heureuse, si elle pouvait parvenir à élever elle-même se croyait d'ailleurs le courage et la force nécessaires pour aller jusqu'au bout.

Mais elle ne fut pas longtemps à s'apercevoir qu'elle se trompait.

Elle était si délicate . . . Elle avait besoin elle-même de tant de soins! . . .

Autrefois, elle n'y prenait pas garde. Elle faisait bon marché de sa vie, et la mort ne l'effrayait pas.

Maintenant, c'était tout différent.

Elle voulait vivre pour Léona. Elle comprenait qu'elle ne pouvait plus être malade, et elle commença à s'effrayer du dénûment dans lequel elle se trouvait.

Chose bizarre!

La malheureuse enfant réfléchit un moment, et elle se demanda si sa beauté ne pourrait pas lui offrir les ressources dont elle avait besoin.

Et elle rejeta cette pensée avec horreur!

L'espèce de maternité qu'elle avait acceptée devait désormais la protéger contre de pareils entraînements; et elle se rappela en frissonnant le vœu de la morte, qui l'avait suppliée de faire de sa fille une honnête femme!

Que faire cependant, et quelle issue trouver à cette impasse.

Le hasard la sauva.

Un jour, un homme vint frapper à sa porte. C'était une heure mauvaise . . . Elle était bien soucieuse et bien triste . . . et vaguement elle craignait une catastrophe.

— Entrez! dit-elle.

La porte s'ouvrit et Buvard entra.

Elle sourit.

Buvard n'avait plus d'intérêt à enlever la fille de Liprani . . . Il n'était pas possible qu'il se présentât avec de sinistres projets . . . et, en l'apercevant, la *Pâlotte* sentit son cœur s'épanouir . . .

Buvard, de son côté, était radieux.

— Bonjour, mon enfant, dit-il, en lui serrant les mains, il y a longtemps que je ne t'avais vue; je passais, je suis monté . . . Que fais-tu ici?

— Mais, vous voyez, répondit la *Pâlotte*, nous tâchons de vivre de notre mieux, la petite et moi.

— C'est la misère.

— A peu près.

— Mais ça ne peut pas durer comme ça.

— Bah! il y a un Dieu pour les enfants . . .

— Tu as raison . . . et justement c'est peut-être lui qui m'envoie.

— Vraiment!

— Ecoute . . . nous n'avons pas le temps de jouer à la finesse. Ce n'est pas le hasard

qui à *dirigé mes pas* . . . il y a quelque temps que je pense à toi, j'ai intéressé une personne à ton sort . . . et je vous assure à jamais ta vie et celle de la petite.

La *Pâlotte* joignit les mains et regard Buvard avec stupéfaction.

— Oh! oh! dit-elle avec défiance, est-ce que c'est la police qui a ces bontés pour moi!

— Ce n'est pas la police, répondit Buvard.

— Qui est-ce donc?

— Une femme!

— Son nom?

— Mme Gardener!

La *Pâlotte* eut un frisson.

— Elle! Elle! la pauvre femme, dit-elle, profondément troublée, elle a donc lu la lettre de la *Balafrée*.

— Je la lui ai fait remettre.

— Et elle s'est laissée toucher.

— Tu le vois.

— Enfin, que veut-elle.

Buvard se rapprocha.

— Mlle Clotilde de Lucenay, qui est aujourd'hui Mme Gardener, poursuivit-il, m'a prié d'être son intermédiaire dans cette affaire, et voici ce qu'elle te propose. Elle possède depuis longues années une petite villa à Menton, sur les bords de la Méditerranée! elle t'en fera cadeau! De plus, si tu veux aller habiter ce pays, au moins pendant une partie de l'année,

elle te constituera une rente annuelle de trois mille francs, avec laquelle tu pourras te soigner toi-même et donner à Léona tous les soins que l'enfant réclame . . . Cela te va-t-il? . . .

— Mais c'est le paradis! fit la Pâlotte.

— Alors, tu acceptes?

— Vous en doutez!

— Je n'en doute pas, mais je suis bien aise d'être fixé . . . afin de rendre compte de notre entretien à qui de droit . . . Mme Gardener ne veut rien laisser dans le passé qui puisse être pour elle un trouble ou un remords . . . La fille n'est pas responsable des crimes du père, et elle croira avoir accompli un devoir quand elle aura assuré le sort de Léona.

— Ah! elle peut être sans crainte, interrompit la Pâlotte, et entre mes mains, elle ne courra aucun danger.

— Elle en est convaincue.

— Et quand faudra-t-il partir?

— Quand tu voudras.

— Moi, j'ai hâte de me voir dans la villa avec l'enfant.

— Eh bien, voici de l'argent pour le voyage, et les premiers frais d'installation. Tu peux partir demain, si le cœur t'en dit, et une fois là-bas, toutes choses seront réglées pour le mieux de tes intérêts!

C'est à la suite de cette conversation que la Pâlotte partit de Paris, et alla s'installer à Menton.

Depuis plusieurs mois, elle y habitait, et jamais, de sa vie, elle ne s'était sentie si heureuse.

Le climat exerçait déjà son influence sur son esprit; et ce qui l'enchantait surtout, c'était la petite Léona, qu'elle voyait se développer chaque jour, et dont le teint frais et rose annonçait une santé robuste, qui ne pouvait que s'affermir davantage dans l'avenir.

Du reste, la Pâlotte ne la quittait pas.

Elle avait pris son rôle de mère tout à fait au sérieux, et on eût dit qu'il n'y avait plus rien au monde pour elle que Léona.

L'enfant l'adorait.

Elle avait déjà oublié la *Balafrée*, et quand la Pâlotte lui parlait d'elle, — ce qui arrivait souvent — la jolie petite fille ouvrait de grands yeux étonnés et cherchait à se rappeler.

Sa véritable mère, c'était la Pâlotte.

Ce matin donc, la jeune femme et l'enfant avaient quitté la villa, et s'étaient acheminées vers la grève.

Il faisait une matinée splendide; le soleil étincelait dans un ciel pur; la mer étendait au loin son immense tapis bleu, frangé d'écume blanche . . . Il passait de l'air un souffle doux et parfumé que la Pâlotte respirait avec un bien-être indicible.

Le trajet n'était pas long . . . Ils arrivèrent sur la grève un quart d'heure après.

Il y avait quelques enfants rassemblés, qui jouaient en se roulant sur le sable.

La petite Léona courut les rejoindre et se mêla à leurs jeux, pendant que la Pâlotte demeurait à quelques pas, en compagnie de quelques jeunes femmes qui, comme elle, surveillaient leurs enfants.

La conversation était engagée quand elle se mêla au groupe, et elle paraissait fort animée.

— Pour moi, disait une jeune mère, je vous avoue que je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit, et s'il fallait vivre avec de pareilles appréhensions, je quitterais bien vite Menton.

— Ce sont des enfantillages, répliquait une autre; et s'il fallait tenir compte de tous les bavardages qu'circulent, on n'aurait plus une heure de tranquillité.

— Mais songez donc cependant, si ce que l'on dit était vrai.

— Eh bien?

— Mais on n'oserait plus s'aventurer à quelques mètres de Menton.

La Pâlotte écoutait, et elle n'avait encore rien osé dire.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-elle enfin avec curiosité.

— Comment! vous ne savez pas? firent à la fois deux ou trois jeunes femmes.

— Je ne sais rien, répondit la Pâlotte.

— Ah! c'est horrible . . . et madame que voici peut vous dire qu'elle l'a vu . . . hier . . . entre sept et huit heures du soir.

— Mais qui donc . . . qu'a vu madame?

Le groupe se resserra.

— Imaginez-vous, chère madame, reprit aussitôt celle que l'on venait de désigner, imaginez-vous que, hier soir, entre sept et huit heures, ainsi qu'on vient de le dire, je rentrais chez moi par le petit sentier qui conduit à notre habitation, quand, au moment d'atteindre la grille, j'ai vu tout à coup un homme se dresser devant moi.

— Quel homme!

— Vous allez voir: il ne faisait pas encore nuit; on pouvait distinguer ses traits, et à première vue, j'avouerais en tout sincérité, que je ne remarquai rien d'extraordinaire dans son aspect; du reste, il paraissait s'occuper fort peu de nous; et toute son attention était absorbé par l'examen des différentes propriétés qui nous entouraient . . .

— Eh bien!

— Aussi, j'allais passer, et répondre même au salut fort courtois dont il nous accueillit quand Mme de Portblanc, qui nous accompagnait, jeta un cri effrayé, et se rejeta presque dans le fossé de gauche.

— Madame de Portblanc! fit la Pâlotte! qui écoutait d'un air un peu distrait, tant elle était

loin de soupçonner que ce récit pût l'intéresser.

— Sans doute, Mme de Portblanc ! répondit la jeune femme qui lui parlait, ou si vous aimez mieux Mlle Valentine de la Chataigneraie qui a épousé M. de Portblanc, un jeune secrétaire d'ambassade, et qui s'est arrêtée à Menton, au retour de son voyage d'Italie. Elle habite à quelques pas de moi, et elle revenait avec moi, pendant que son mari fumait un cigare à peu de distance.

— Et quelle était la cause de la frayeur de Mme de Portblanc ?

— Au cri qu'elle jeta, nous crûmes d'abord qu'un accident était arrivé, et nous nous précipitâmes vers elle . . . Mais son émotion avait une tout autre cause, et c'est à peine si elle put tout d'abord répondre à nos questions . . . Cependant, elle finit par se remettre, et elle nous demanda, avec une reste d'épouvante, ce qu'était devenu l'homme que nous venions de rencontrer.

Nous n'y pensions déjà plus ! . . .

Nous regardâmes de tous côtés, mais il n'y avait plus personne . . . et l'inconnu avait disparu.

Alors, elle se rassura tout à fait . . . Et voici ce qu'elle nous raconta :

Ainsi que nous l'avons dit, la Pâlotte écoutait avec indifférence le récit qui lui était fait, et elle se demandait en souriant ce qui pouvait,

dans ce qu'elle venait d'entendre, provoquer chez les jeunes femmes une si grande émotion.

— Nulle de vous, mesdames, reprit l'héroïne de l'aventure, n'ignore que Mme de Portblanc est la fille pe M. de la Châtaigneraie, le juge d'instruction, et, à ce titre, elle a suivi dans tous ses détails la fameuse affaire du prince Liprani et de Mlle Clotilde de Lucenay.

Pa Pâlotte tressaillit de tous ses membres, et cette fois, involontairement, elle se rapprocha. le cœur violemment ému.

— Elle a connu particulièrement le prince, elle était liée presque intimement avec Mlle de Lucenay, et pendant quelques mois elle a eu occasion de voir M. de Liprani presque tous les jours. Or vous savez que ce malheureux à été condamné aux travaux forcés à perpétuité, et qu'il attendait à Toulon le moment où un vaisseau de l'Etat devait le transporter à la Nouvelle-Calédonie . . . Eh bien! dans cet homme, cet inconnu qu'elle venait de rencontrer, Valentine, avait crut reconnaître le prince lui-même.

— Mais c'est impossible! s'ecria la Pâlotte en frissonnant.

— Oui c'est impossible! voilà ce que nous avons dit toutes d'une même voix, et M. de Portblanc, qui nous rejoignit peu après, considéra lui-même la chose comme invraisemblable. Il ajouta de plus que, d'après les renseignements

fournis par un journal de Toulon, le départ des forçats avait dû avoir lieu le même jour, et que, par conséquent, on ne pouvait supposer que Liprani fût à Menton, pendant que ses compagnons faisaient voile vers la Nouvelle-Calédonie.

— Il avait raison !

— Il avait raison hier, mais ce matin.

— Qu'est-il donc survenu ?

— La confirmation pure et simple des soupçons de Valentine.

— Comment cela ?

— Ce matin, en effet, on a appris qu'au moment de l'embarquement, trois forçats avaient réussi à s'évader.

— Et parmi les forçats ?

— Le prince Liprani figure au premier rang.

Il y eut un silence.

Tout le monde se regardait avec une sorte de stupeur, et aucune des jeunes femmes n'osait prendre la parole.

Cette situation pénible dura un instant. Puis la frayeur générale s'évanouit peu à peu, et une voix, encore mal affermie, rompit le silence.

— J'admets, disait cette voix, que Mme de Portblanc ait reconnu le prince, et que ce dernier se soit, après son évasion, dirigé du côté de Menton, c'est-à-dire qu'il ait pris la route d'Italie . . . mais je ne vois pas qu'il y ait là rien à redouter pour nous, et je suppose que

Liprani a autre chose à faire en ce moment . . . Toute la côte doit avoir reçu avis de son évasion . . . Il est traqué, poursuivi, il ne l'ignore pas et sa seule préoccupation doit être de gagner au plus tôt un pays où il puisse se reposer en toute sécurité.

Cependant la Pâlotte était devenue plus pâle encore qu'elle ne l'était d'habitude . . . Ses oreilles bourdonnaient; sa poitrine se soulevait avec violence . . . Elle était près de se trouver mal.

Une des jeunes femmes s'en aperçut et lui demanda la cause de sa terreur.

— Mon Dieu, je ne sais ! répondit la Pâlotte, mais c'est si effrayant de songer que l'on peut être exposé à rencontrer de pareils hommes.

— Bon ! ce n'est pas à vous qu'il en veut !

— Sans doute.

— Et je le répète, il doit être plus préoccupé de se soustraire à la poursuite dont il est l'objet, que de chercher quelque nouvelle victime dans ce pays.

La Pâlotte ne répondit pas.

La conversation, du reste, changea bientôt, le sujet.

On parla de mille autres choses, des étrangers qui venaient d'arriver, des toilettes de quelques élégantes que les dernières voitures avaient amenées, et au bout de quelques minutes, on

avait tout à fait oublié Mlle de Lucenay, et le prince forçat dont l'apparition avait causé tant de frayeur.

La Pâlotte, elle, y pensait toujours.

Pendant quelques minutes, elle resta au milieu du groupe des jeunes femmes, sans prendre part à leur conversation, soucieuse et triste, inquiète et sombre . . . Puis, au bout d'un quart d'heure environ, elle s'éloigna sous prétexte de déjeuner, alla reprendre Léona qui accourut à son premier appel, et regagna à pas lents la petite villa qu'elle habitait . . .

Chemin faisant, elle écouta le petit babil de l'enfant, sans y prêter grande attention, les camarades de Léona avaient saisi quelques bribes de la conversation de leurs parents, et elles avaient entr'elles parlé aussi du forçat évadé, et Léona, dont la curiosité s'était éveillée à ces propos, adressa à la Pâlotte quelques questions qui finirent par embarrasser cette dernière.

— Petite mère, lui disait-elle, qu'est-ce que c'est donc qu'un forçat, est-ce que tu en connais, on dit qu'ils sont habillés de rouge, et qu'ils tuent tous les petits enfants qui ne sont pas sages.

Et la Pâlotte répondait par des paroles évasives, elle songeait à la *Balafrée*, et elle s'épouvantait, à l'idée qu'un jour cette enfant, qui parlait avec tant d'horreur des forçats, apprendrait que son père était un forçat, lui-même!

Elle pressa le pas.

Elle avait hâte de rentrer, et elle était bien décidée à s'enfermer toute la journée et à ne pas sortir.

Pourquoi?

Elle eût été fort empêchée de le dire.

Mais elle avait peur.

D'où venait que Liprani s'était arrêté à Menton au lendemain de son évasion, quand il savait qu'il devait être poursuivi.

Y était-il resté, ce n'était pas probable.

Avait-il donc appris que sa fille était à Menton Voulait-il la voir Formait-il quelque sinistre projet à son endroit!

La Pâlotte arriva toute troublée à l'habitation.

Rien d'extraordinaire ne s'y était passé.

Seulement, la domestique qui la servait, avait recueilli tous les *potins* du pays, et elle raconta avec des détails circonstanciés tout ce qu'elle savait sur le forçat évadé.

C'était un prince!

On prétendait qu'il avait dépensé un million pour corrompre ses gardiens; que la gendarmerie avait refusé de le poursuivre, et qu'il allait, avec quelques-uns de ses compagnons de chaîne, s'emparer de la principauté de Monaco.

Tout cela n'était que grotesque mais il n'y a pas de fables invraisemblables que

n'accueille avec bienveillance la crédulité populaire.

Toutes ces inventions amenèrent un sourire sur la lèvre de la Pâlotte . . . mais elles ne réussirent pas à chasser les appréhensions douloureuses qui s'étaient emparées d'elle !

Elle avait peur ! . . .

A chaque instant elle s'attendait à voir paraître le prince, et son cœur tout entier se soulevait à l'idée des dangers qu'elle allait courir.

La journée se passa sans incident.

Quand le soir vint, la Pâlotte procéda elle-même, en compagnie de sa domestique, à la fermeture de l'habitation . . .

Et ce ne fut que lorsqu'elle se fut assurée que toutes les portes et les fenêtres étaient bien closes, qu'elle se résigna enfin à rentrer dans la chambre qu'elle occupait au premier étage . . .

Alors, elle coucha la petite Léona, et, longtemps après, elle alla se jeter tout habillée sur son lit.

Il était minuit, et il faisait nuit noire.

Elle essaya de dormir, mais elle était trop inquiète pour que le sommeil vint la visiter.

Une heure encore se passa de la sorte au bout de laquelle . . . elle se dressa tout à coup effarée et glacée sur son séant.

Elle venait d'entendre un bruit singulier au dehors.

Il lui avait semblé entendre le sable crier sous les pas d'un homme, et une clef avait grincé dans la serrure de la porte.

Elle fit un effort pour appeler au secours, mais la voix s'étouffa dans sa gorge, et il lui fut impossible de faire autre chose que d'écouter.

La porte venait de s'ouvrir, et l'on venait d'entrer.

Tout son sang reflua vers son cœur, et elle ne douta pas un seul instant qu'elle n'eût affaire à Liprani, mais elle pensa tout d'abord qu'il n'avait d'autre idée que de venir embrasser sa fille.

Que pouvait-elle tenter cependant? . . . était-il admissible même qu'elle songeât à lui refuser cette suprême satisfaction?

Sous l'influence de cette nouvelle impression, elle recouvra un peu de courage, et sautant à bas de son lit, elle courut à la porte de la chambre! . . .

Mais alors il arriva une chose à laquelle elle ne s'attendait pas.

Au lieu de se diriger de son côté, Liprani marcha à la chambre de la domestique, et elle l'entendit fermer la porte de cette chambre à double tour.

Il ne voulait pas de témoin importun, et entendait n'être pas dérangé . . .

Puis, un moment après, on frappa à sa propre porte!

Tout son être se prit à frissonner, et c'est à peine si elle put articuler quelques paroles.

— Qui est là! . . . murmura-t-elle d'une voix mourante.

— Ouvrez! répondit-on du dehors.

— Qui est là! répéta-t-elle, en comprimant sa poitrine de ses deux mains.

— Léo! . . . je suis Léo . . . ouvrez!

Un nuage passa sur ses yeux.

Elle était seule, les habitations les plus proches étaient fort éloignées, ses cris n'eussent pas été entendus; il n'y avait qu'une chose à faire, c'était de s'en remettre à Dieu! et de se soumettre à sa volonté.

Elle posa donc une main tremblante sur la serrure et ouvrit.

Liprani entra.

C'était bien lui! mais quel changement s'était déjà opéré dans toute sa physionomie!

Ses cheveux étaient coupés ras sur son front, ses joues étaient fatiguées et blêmes, et une cravate énorme lui entourait le cou, sans doute pour dissimuler l'horrible blessure que lui avait fait Mlle de Lucenay.

Vu ainsi, à la lueur vacillante de la lampe de nuit, avec ses vêtements en désordre, son air effaré, les sourcils contractés, il réalisait le type du forçat en rupture de ban.

Le bain avait gravé son empreinte fatale, sur ce visage, naguère encore, élégant et dis-

tingué, et instinctivement, le regard cherchait la chaîne qui la veille encore, était rivée à son pied.

Liprani, jeta un regard rapide sur la chambre dans laquelle il venait de pénétrer, puis il le reporta, en souriant ironiquement, sur la Pâlotte qui était restée interdite à sa vue.

— Je vous ai dit mon nom, et vous savez qui je suis, dit-il presque aussitôt, j'ai donc à peine besoin de vous expliquer ce qui m'amène.

— Cependant, balbutia la jeune femme.

— Oh! ne perdons pas un temps précieux, répliqua-t-il; la gendarmerie est à mes trousses; depuis ce matin, j'ai réussi à la dépister, et il me reste à peine quelques minutes . . . J'ai appris, à Toulon, que vous aviez recueilli Léona, et que Mlle de Lucenay ferait les frais de votre entretien et de celui de l'enfant . . . Eh bien! cela me semble de tous points inacceptable, et la morale la plus relâchée s'opposerait à de pareils compromis . . . Je n'en veux pas.

— Que voulez-vous dire! fit la Pâlotte.

— Rien que de très facile à comprendre: Léona est ma fille, et ce n'est pas à vous qu'il sera nécessaire d'administrer la preuve . . . Or, dans tous les pays du monde, le père a le droit de réclamer son enfant, et c'est à lui seul qu'appartient le soin de veiller à son éducation,

— Mais, dans la position qui vous est faite, il est impossible que vous songiez . . .

— Ça c'est mon affaire, chère enfant . . . et au besoin, je prouverai que mes moyens d'existence sont suffisants.

— Ah ! malheureux !

— Malheureux, vous l'avez dit . . . mais bon époux et bon père . . . Du reste, dépêchons-nous de terminer . . . je vous répète que je n'ai que peu de temps à moi . . . Il y a, à quelques pas d'ici une barque qui m'attend dans une crique que les gendarmes ont négligé de relever sur leurs cartes . . . et je n'entends pas m'éloigner seul.

— Vous voulez emmener Léona ! . . . s'écria la Pâlotte défaillante.

Liprani eut un éclat de rire bien vite comprimé.

— A la bonne heure ! . . . répondit-il . . . Je vois qu'on ne m'avait pas trompé, en m'annonçant que j'aurais affaire à une fille intelligente. J'ajoute même que si les moyens de transport ne me faisaient pas défaut . . . je vous offrirais volontiers de m'accompagner . . . mais pour le moment, du moins, il faut y renoncer.

La Pâlotte avait fait quelques pas vers la petite couchette où dormait l'enfant.

Ah ! vous ne ferez pas cela ! s'écria-t-elle ; vous n'aurez pas la cruauté de m'enlever la pauvre chère créature.

D'un mouvement énergique et brusque Liprani saisit le bras de la jeune femme et le jerra à le broyer.

— Ne jouons pas avec le feu ! dit-il d'un ton menaçant et l'œil plein d'éclairs, et gardez-vous surtout de faire connaissance avec Léo !

— Je vous en supplie, balbutia la Pâlotte en joignant les mains.

— Il n'y a ni prières ni larmes . . . rendez-moi cette enfant à l'instant même, ou si non . . .

— N'approchez pas.

— Vous voulez vous opposer à ce que je reprenne Léona ! fit Liprani avec un ricusement sinistre.

— Je puis appeler.

— Sans aucun doute.

— Quelques voisins accoureront à mes cris.

— Peut-être.

— Et l'odieux projet que vous méditez . . .

— S'accomplira tout de même, acheva Liprani, car avant que l'on ait eu le temps d'accourir, j'aurai eu raison de vous par la violence, et quand on arrivera, je serai déjà loin.

En parlant de la sorte, Liprani repoussa brutalement la Pâlotte, prit résolûment dans ses bras l'enfant qui continuait de dormir, et fit quelques pas vers la porte.

Mais la jeune femme eut une lueur d'énergie folle, et elle courut se placer sur le seuil,

en poussant un cri déchirant.

— A moi! au secours! dit-elle d'une voix vibrante. On m'enlève mon enfant, on veut tuer ma fille!

Liprani eut un geste farouche, et tira un poignard de sa poche.

Ah! tu l'auras voulu! répliqua-t-il hors de lui; livre-moi passage, ou, sur ma vie, je jure que je te tue sans pitié!

— Ah! l'assassin! l'assassin! . . . balbutia la Pâlotte. Mon Dieu ne laissez pas un pareil crime s'accomplir! . . .

Elle n'acheva pas.

A ces derniers cris l'enfant venait de se réveiller, et son regard rencontra la Pâlotte, le visage bouleversé, les cheveux en désordre, elle avait pris peur et fondait en larmes.

Liprani proféra un effroyable jurement, et serrant Léona contre sa poitrine pour étouffer sa voix, pendant qu'il brandissait son poignard de la main qui restait libre.

— Place! dit-il d'un ton résolu, place! et malheur à toi . . . si tu dis un mot . . . ou si tu jettes un cri!

Et comme la Pâlotte tentait un dernier effort, il se rua sur elle, avec une imprécation de rage et la frappa à deux reprises de son arme.

La pauvre jeune femme s'affaissa aussitôt sur elle-même et roula inanimée sur le parquet.

Quant à Liprani, il franchit vivement la porte, sans se préoccuper de savoir si la blessure de la Pâlotte était mortelle, et gagna la campagne à pas rapides.

Une demi-heure plus tard, il arrivait à la crique dont il avait parlé.

Une barque l'y attendait, ainsi qu'il l'avait dit. Elle était montée par deux hommes que l'argent de Liprani avait décidés, et qui devaient le conduire au large, où un autre navire mouillait ne ce moment, avec des instructions depuis longtemps déterminées.

Bien des obstacles pouvaient s'opposer au succès de l'entreprise tentée avec tant d'audace par le misérable évadé.

Des battues avaient été faites durant toute la journée, dans les environs, et jusqu'à la frontière d'Italie. Mais ce qui dépista les recherches fut précisément l'ignorance où l'on était du véritable but visé par Liprani.

On pensait — et cela était vraisemblable — qu'il chercherait à gagner le pays voisin, et c'est de ce côté que se tournèrent toutes les investigations.

Or, pendant que les gendarmes et les gens de police s'évertuaient à traquer le fugitif vers l'Est, il prit place fort tranquillement dans la barque qui l'attendait, et gagna la haute mer sans difficulté.

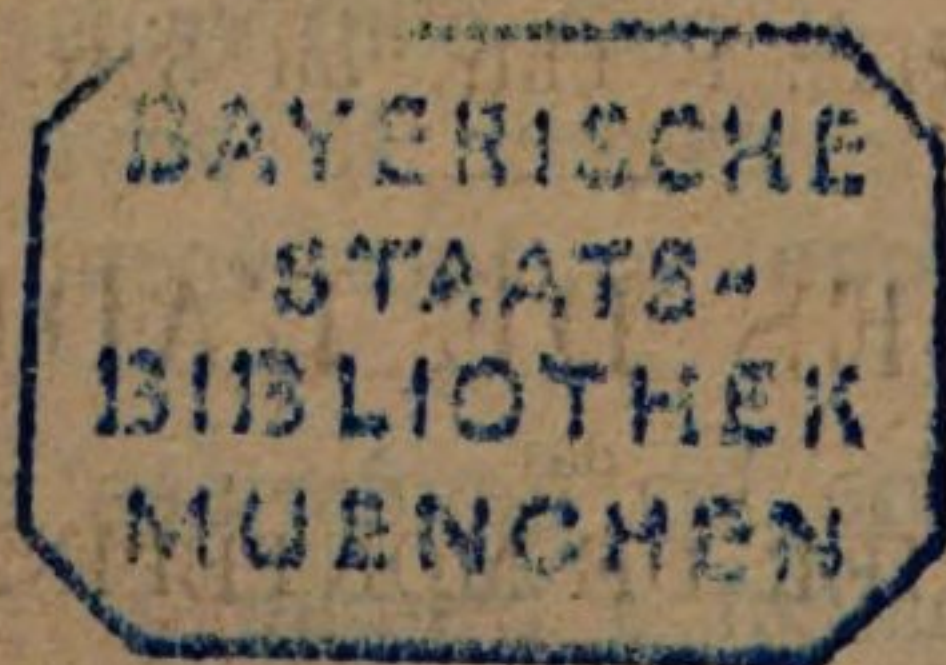
Le lendemain matin seulement on aprit avec

stupeur, le meurtre dont la Pâlotte avait été victime, et l'on comprit quelles causes avaient facilité la fuite de l'assassin.

Il avait disparu dans la nuit même, et depuis, on n'entendit plus parler de lui.

Cependant, là ne s'est pas bornée la vie de ce misérable.

Les faits que nous avons relatés ne forment, pour ainsi dire, que le premier épisode de son existence si dramatique, et peut-être, quelque jour, raconterons-nous les bizarres événements auxquels il s'est trouvé mêlé à une époque toute récente et sous un nom dont le lecteur n'a pas encore oublié la sinistre sonorité.



En vente à la même librairie:

MONSIEUR LECOQ

par

ÉMILE GABORIAU.

9 vols. Prix: 3 Thlrs. ou 11 fr. 25 c.

LA CORDE AU COU

par

ÉMILE GABORIAU.

6 vols. Prix: 2 Thlrs. ou 7 fr. 50 c.

LES

TRAVAILLEURS DE LA MER

par

VICTOR HUGO.

4 vols. Prix $1\frac{1}{3}$ Thlrs. ou 5 fr.

AINSI VA LE MONDE

par

MM. MOLÉRI et A. GOUET.

3 vols. Prix: 1 Thlr. ou 3 fr. 75 c.

LES DRAMES DE L'ADULTÈRE

par

XAVIER DE MONTÉPIN.

1^{ère} partie: LE MARI DE MARGUERITE, 3 vols.

2^e partie: LA COMTESSE DE NANCEY, 2 vols.

3^e partie: L'AMANT D'ALICE, 3 vols.

8 vols. Prix: $2\frac{2}{3}$ Thlrs. ou 10 fr.

LES INTRIGANTS

dernier roman

de

PAUL DE KOCK.

1^{ère} partie: MAISON PERDAILLON & CIE., 2 vols.

2^e partie: LE RICHE CRAMOISAN, 2 vols.

4 vols. Prix: $1\frac{1}{3}$ Thlrs. ou 5 fr.

LE VIEUX ROI

par

AIMÉ DOLLFUS.

6 vols. Prix: 2 Thlrs. ou 7 fr. 50 c.

UN MARIAGE

SOUS LE SECOND EMPIRE

par

HECTOR MALOT.

5 vols. Prix: $1\frac{2}{3}$ Thr. ou 6 fr. 25 c.

LA DÉGRINGOLADE

par

ÉMILE GABORIAU.

12 vols. Prix: 4 Thlrs. ou 15 fr.

LES

MYSTÈRES DE L'INTERNATIONALE

par

PIERRE ZACCONE.

4 vols. Prix: $1\frac{1}{3}$ Thlr. ou 5 fr.

20
L

Zaccone, Pierre

La cellule No 7 Par Pierre Zaccone

Bd.: 5

Paris, Naumbourg s/S. 1875

P.o.gall. 2427 u-5

urn:nbn:de:bvb:12-bsb11319403-2